IAMBU s. m. (i-an-bu). Ornith. Espèce de perdrix d'Amérique, dont le corps est jaune tacheté de brun.

IAMBYCE s. f. (i-an-bi-se—gr. *iambux*, même sens). Mus. anc. Sorte de cithare triangulaire, dont on s'accompagnait en chantant des iambes.

IAMIDE, nom patronymique des descendants d'Iamus, fils d'Apollon : *L'art de guérir était un apanage héréditaire dans la famille des* IAMIDES, *qui résidait en Elide.* (Complém. de l'Acad.)

IAMOS ou **IAMUS**, chef de la famille des Iamides, prophètes qui habitaient Olympie. Il était fils d'Apollon et d'Evadné. Exposé en naissant par sa mère, il fut nourri de miel par deux serpents et élevé par Ægyptus. Lorsqu'il fut devenu jeune homme, il alla trouver Apollon, qui le conduisit à Olympie et lui donna le don de prédire l'avenir, don qu'il transmit à ses descendants.

IAMSK (baie de), petit golfe de la Russie d'Asie, formé par la mer d'Okhotsk, sur la presqu'île du Kamschatka, par 58° 5' de lat. N., et 172° de long. E. Elle a 80 kilom. de profondeur dans les terres sur 35 de large; elle reçoit les eaux de l'Iama.

IANA, fleuve de la Russie d'Asie, dans la Sibérie orientale, territoire d'Irkoutsk. Il prend sa source au versant septentrional des monts Stanovoï, coule au N., baigne Werchojansk et se jette dans la mer Glaciale par plusieurs embouchures, après un cours de 900 kilom.

IANINA, ville de la Turquie d'Europe. V. JANINA.

IANKO (Abraham), chef de partisans transylvains, né près d'Abrud-Banya (Transylvanie) vers le commencement de ce siècle. Il fit ses études de théologie et de jurisprudence à Hermannstadt, puis renonça au barreau pour vivre dans son pays natal. Lorsque, en 1848, la Hongrie se souleva contre l'Autriche pour conquérir son autonomie et voulut s'incorporer la Transylvanie, Ianko, qui détestait les magyars, oppresseurs de sa race, se rendit à l'Assemblée nationale transylvanienne, réunie à Blasiu, s'y prononça avec énergie contre l'annexion et pour une prise d'armes contre la Hongrie, puis réunit autour de lui un certain nombre de montagnards d'Abrud-Banya, qui formèrent le noyau d'un corps d'insurgés bientôt considérable. A la tête de ces hommes, le *roi des montagnes*, ainsi qu'on appelait Ianko, opposa une opiniâtre résistance aux Hongrois, dont un corps d'armée, sous les ordres de Bem, avait envahi la Transylvanie, battit à deux reprises Hatvany, qui l'attaqua dans la région montagneuse où il s'était retiré (1849), et tint en échec, avec 6,000 hommes, une armée de 18,000 magyars, commandée par Kémédy, jusqu'à ce que celui-ci fût contraint par l'arrivée des Russes d'abandonner la Transylvanie. Ianko et son ami Barnutsi demandèrent vainement alors que leur pays fût doté d'un gouvernement et d'institutions nationales. La Transylvanie n'échappa à la Hongrie que pour tomber sous le joug de l'Autriche, et Ianko, à partir de ce moment, rentra dans l'obscurité.

IANKOWITCH (Alexis), homme d'Etat serbe, né à Temesvar vers 1810. Il devint secrétaire du prince Michel en 1839, fut un des chefs de la révolution de 1842 et un des rédacteurs de la nouvelle constitution, puis occupa le poste de directeur de la chancellerie sous le gouvernement d'Alexandre Karageorgevitch. Il eut alors la plus haute influence dans la direction des affaires avec Petroniwitch et Simitch, et administra la Serbie, au même titre, lorsque le prince Alexandre quitta le pays (1843), en présence de l'attitude menaçante de la Russie. Dans la période d'agitation qu'eut à traverser la Serbie, Iankowitch se maintint presque constamment au pouvoir, soit comme ministre par intérim, soit comme ministre de la justice (1847-1848), soit comme coadjuteur de Petronowitch, ministre des affaires étrangères, soit enfin comme chancelier d'Etat (1855). Il se démit de ces dernières fonctions en 1856, pour siéger au sénat, dont il faisait partie depuis six ans, et où il n'a cessé depuis lors d'exercer une influence considérable.

IANTAK-SCHAKAR s. m. (ian-tak-cha-kar). Matière sucrée, qui paraît être fournie par un arbre, et qui se vend en grande quantité sur les marchés de l'Asie centrale.

— **Encycl.** Sous ce nom, les habitants de la Tartarie désignent une sorte de sucre qui se vend en grandes quantités sur les marchés de l'Asie centrale, notamment à Boukhara, à Kokond, à Samarcande, à Taschkent et dans le Turkestan, et qui est le seul connu dans ces régions, où il s'en fait une immense consommation. Ce sucre forme une masse gluante, d'un gris jaune, hygroscopique, et se compose de petites parcelles en forme de gouttelettes, qui paraissent, en général, blanches, transparentes et cristallines, et qui craquent sous la dent. De nombreux fragments de tiges et de petites feuilles, en forme de cœurs, qui sont mélangés à la masse, prouvent que ce sucre est produit par un arbre; mais cet arbre n'est pas connu des naturalistes. D'après les renseignements recueillis à ce sujet et qui concordent tous, on obtient ce sucre en secouant ou en époussetant simplement la plante. Les parcelles pures sont aussi douces au goût que le sucre de canne ou de betterave, se dissolvent facilement dans l'eau chaude et dans l'alcool, et se cristallisent par le refroidissement de la dissolution. On n'y a pas constaté la présence de la mannite. D'après le *Journal pharmaceutique de la Russie*, l'*iantak-schakar* renferme 56 pour 100 de substance sucrée, 11,4 pour 100 d'eau et 32,6 pour 100 de matières impures.

IANTHIN, INE adj. (i-an-tain, i-ne — gr. *ianthinos*; de *ion*, violette, qui est pour *Fion*, et appartient sans doute à la même famille que le latin *viola*, même sens). Violet, qui est de couleur violette.

— s. m. Moll. Syn. de JANTHINE.

IAPODES ou **IAPYDES**, peuple d'origine celtique, qui s'était établi dans l'ancienne Illyrie, au N., chez les Liburnes, sur les côtes de l'Adriatique, entre Signia et Metula; leurs villes principales étaient Metula et Avendo. Les Romains les soumirent l'an 129 av. J.-C.

IAPYGIE, en latin *Iapygia*, contrée de l'Italie ancienne, dans l'Apulie, au S. de la Messapie; elle terminait la presqu'île S.-E. de l'Italie au cap *Iapygium* (aujourd'hui cap de Leuca), et était limitée à l'O. par le golfe de Tarente, au S. par la mer Ionienne et à l'E. par la mer Adriatique. Les villes principales de la Iapygie étaient Callipolis, Hydruntum et Leuca. C'est la partie de l'Italie la plus rapprochée de la Grèce.

IARENSK, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 600 kilom. N.-E. de Vologda, sur la Vitschegda; 5,000 hab. Commerce de fourrures, de miel et de cire.

IARL s. m. (i-arl). Hist. Titre équivalent à celui des comtes, et qui était en usage, au moyen âge, chez les Danois et les Scandinaves.

IARLSBERG, bourg de Norvége. V. JARLSBERG.

IAROMERITZ, ville des Etats autrichiens (Moravie), à 28 kilom. O.-N.-O. de Zunaïm; 2,000 hab. Château des princes de Kaunitz.

IAROSLAF, ville de la Russie d'Europe, chef-lieu du gouvernement de son nom, à 741 kilom. S.-E. de Saint-Pétersbourg, 260 kilom. N.-E. de Moscou, sur le Volga, à l'embouchure du Kotorosk; 34,945 hab. Place forte; siége d'un archevêché et d'un gouvernement militaire; séminaire, bibliothèque; école supérieure fondée en 1803 par la famille Demidoff. Importantes fabriques de toiles, chapelleries, maroquineries, papeteries; fonderie de cloches; bazar très-animé. La fondation d'Iaroslaf date du XIe siècle; mais comme elle a été plusieurs fois reconstruite à la suite des nombreux incendies qui l'ont dévastée, elle offre l'aspect d'une ville moderne. ‖ Le gouvernement d'Iaroslaf, division administrative de la Russie d'Europe, est borné au N. par le gouvernement de Vologda, au N.-O. par celui de Novogorod, à l'O. par celui de Tver, au S. par celui de Wladimir, et à l'E. par celui de Kostroma. Superficie, 35,586 kilom. carrés; 976,866 hab.; chef-lieu Iaroslaf. Villes principales : Danilov, Mologa, Rostaf et Rybinsk. Le sol, en général plat et peu fertile, est arrosé par le Volga, et renferme quelques lacs et plusieurs marais. Il produit peu de céréales, mais en revanche beaucoup de légumes, du lin et du chanvre. On y trouve de vastes forêts de sapins, de trembles, de bouleaux et d'arbres résineux. L'élève du bétail est une source de richesse pour les habitants. Riches exploitations de houille et d'anthracite. Des ouvriers flamands, appelés, en 1830, par le baron de Meyendorf, y créèrent l'industrie linière, qui est aujourd'hui une des plus importantes de la Russie. Les autres branches de l'industrie sont la fabrication du cuir, des articles de sellerie, de cordes et d'ouvrages en bois. Le gouvernement est confié à un gouverneur militaire; il est divisé en 10 districts et renferme 12 villes et 7,705 villages, formant 554 paroisses.

IAROSLAW, ville des Etats autrichiens (Gallicie), cercle et à 26 kilom. N. de Przemysl, sur la rive gauche de la San; 8,000 hab. Fabrication de draps, de bougies et de toiles.

IASCHAN, bourg de Hongrie. V. IOSZ.

IASELDA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source dans le gouvernement de Grodno, au N.-O. de Pruzany, coule au S.-E., entre dans le gouvernement de Minsk, où elle traverse les marais de Pinsk et se jette dans le Pripet, après un cours de 200 kilom.

IASIQUE, golfe de la mer Egée. V. IASOS.

IASLO, ville des Etats autrichiens. V. JASLO.

IASOS ou **IASSOS**, îlot escarpé de la mer Egée, sur les côtes de l'ancienne Asie Mineure (Carie), au fond du golfe Iasique (appelé aujourd'hui golfe d'Assin ou d'Assem-Kalassi). Cet îlot porte les ruines d'une ville grecque où se voyait un magnifique temple dédié à Vesta. Ces ruines consistent en une enceinte et un théâtre. Près des ruines d'Iasos s'élève un mur cyclopéen, construction bizarre mais fort curieuse, offrant des meurtrières, des poternes et des tours espacées.

IASSIQUE, golfe de la mer Egée. V. IASOS.

IASSOS, île de la mer Egée. V. IASOS.

IASSUS s. m. (ia-suss). Entom. Syn. de JASSUS. ‖ On dit aussi IASSE.

IASSY, ville des Principautés-Unies. V. JASSY.

IASTROW, ville de Prusse. V. JASTROW.

IASZ-BERENY, ville de Hongrie. V. BERENY (IASZ-).

IASZO, bourg de Hongrie. V. IOSZ.

IATINUM, ville de la Gaule, dans la Lyonnaise IIe, capitale des Meldi. C'est aujourd'hui MEAUX.

IATRAKO, insurgé grec, né en Morée vers 1770, mort après 1828. On ignore son véritable nom. Celui sous lequel il est connu n'est qu'un surnom que lui firent donner ses connaissances médicales; *iatrico* signifie, en effet, en grec médecin. Lorsque la Grèce se souleva pour secouer le joug des Turcs et conquérir son indépendance, il se mit à la tête d'un certain nombre de ses compatriotes, prit notamment une part importante à la prise de Tripolitza (1821), et disparut de la lutte vers 1828. On raconte qu'à la suite de chaque combat il pansait lui-même ses palikares blessés.

IATRALIPTE s. m. (i-a-tra-li-pte — du gr. *iatros*, médecin; *orleiphô*, j'oins). Méd. Médecin qui traite par les onctions et les frictions. ‖ On dit aussi IATRALEPTE.

— Antiq. Officier des gymnases qui frottait d'huile les athlètes.

IATRALIPTIQUE adj. (i-a-tra-li-pti-ke — rad. *iatralipte*). Méd. Qui a rapport à la méthode des iatraliptes. ‖ Qui a rapport aux frictions et onctions médicales. ‖ On dit aussi IATRALEPTIQUE.

— s. f. Partie de la thérapeutique qui concerne les frictions et les onctions.

— **Encycl.** La méthode *iatraliptique* consiste dans l'emploi des médicaments appliqués à la surface extérieure de la peau, sous forme de fomentations, d'embrocations, d'onctions, de lotions, d'aspersions, etc., et met en usage des topiques de tout ordre, liniments simples et composés, pommades, onguents, baumes, teintures, hydrolats, alcoolats, glycérolés, etc. On peut y rattacher, à certains égards, les bains, les cataplasmes, les emplâtres, en tant qu'on ne demande à ces préparations qu'une action médicamenteuse par voie d'absorption, et non une action révulsive, caustique ou autre.

La méthode *iatraliptique* diffère encore des autres médications externes par divers caractères : de la méthode endermique, en ce qu'elle agit sur la peau saine et non dénudée de son épiderme; du massage, en ce que celui-ci ne procède que mécaniquement et n'emploie de préparations médicinales que celles qui ne peuvent agir que mécaniquement.

Esculape et Hippocrate sont regardés comme les premiers médecins iatraliptes. Ce dernier surtout employait fréquemment les frictions médicamenteuses dans le traitement des maladies des femmes, et spécialement pour rappeler la menstruation. Plus tard, Dioclès provoquait les vomissements en appliquant sur la peau un mélange de fiel de taureau et d'ellébore. Diagoras administra le premier l'opium en frictions, et Celse traitait les hydropisies par des frictions sur l'abdomen avec la scille. Asclépiade, Arétée et Galien firent également usage de la méthode *iatraliptique*. Ce dernier se livra à de nombreuses expériences avec le poivre, des décoctions de pariétaire mêlées de cantharide. Plus tard, les médecins arabes firent de nombreuses applications médicamenteuses par la même méthode; ce sont eux qui reconnurent l'action toxique de plusieurs poisons appliqués sur la peau, ainsi que les effets irritants des cantharides sur les organes génito-urinaires. Enfin, c'est encore par le même système qu'on arrêta plus tard les ravages de la syphilis en employant les frictions mercurielles.

Pendant tout le moyen âge, la méthode *iatraliptique* compta très-peu de partisans et fut même à peu près abandonnée. Ce ne fut qu'au commencement du XVIIIe siècle qu'elle fut ressuscitée, d'abord en Italie, où les médecins imaginèrent de confier à l'électricité l'introduction dans l'économie des substances médicamenteuses. On fit ensuite, avec succès, des expériences sur les purgatifs, sur le quinquina comme fébrifuge, et sur le nitrate de potasse comme diurétique. Enfin, cette méthode fut définitivement établie après les découvertes de Mascagni et de Cruikshank sur les vaisseaux lymphatiques, et surtout après les expériences d'Alibert, de Pinel et de Duméril. Ces derniers, en effet, établirent d'une manière incontestable l'action purgative, diurétique et fébrifuge d'un grand nombre de médicaments appliqués sur la peau. Enfin parut le docteur Chrestien, de Montpellier, le médecin iatralipte par excellence, qui a écrit tout un ouvrage sur cette méthode, désormais admise dans la science. Cependant on est assez partagé d'avis sur l'efficacité de la méthode : les uns y procèdent avec une confiance exagérée; les autres, soutenant que les médicaments ne s'absorbent pas par la peau, ne lui reconnaissent aucune valeur. Il est facile de répondre à cette dernière objection. Il suffit de rappeler les très-nombreux cas d'empoisonnement par les substances toxiques absorbées par la peau; il suffit de signaler les effets médicamenteux très-évidents qui suivent l'administration par la méthode *iatraliptique* des préparations opiacées, mercurielles, etc.

D'autre part, il est juste d'avouer que la routine a consacré l'emploi d'une foule de préparations médicamenteuses qui agissent d'une manière fort douteuse lorsqu'on ne les applique que sur la peau saine. Des expériences nouvelles seraient absolument nécessaires pour fixer aujourd'hui le degré de valeur qu'il convient d'attribuer aux diverses préparations employées journellement en applications externes, et ce travail est encore à faire presque en entier. Toutefois, la thérapeutique ne laisse pas d'employer fréquemment les liniments et d'en obtenir des effets très-sensibles, pourvu qu'elle apporte quelque soin au choix de la préparation.

Ce que l'expérience a démontré, c'est que, contrairement à l'idée qu'on s'en ferait *à priori*, la méthode *iatraliptique* utilise surtout avec avantage des substances insolubles, qui ne seraient que difficilement absorbées à l'intérieur. Bien plus, c'est sous forme de pommades ou d'onguents que les substances médicamenteuses s'absorbent le plus efficacement par la peau. Après les pommades et les onguents, viennent les préparations savonneuses, les huiles, les glycérolés; en dernier lieu, les teintures, les solutions alcooliques, éthérées, aqueuses. Les dissolutions dans les salives, le lait, la bile, paraissent plus actives que les solutions huileuses ou aqueuses; enfin les alcalis favorisent l'absorption à un plus haut degré que les préparations neutres ou acides.

La dose d'un médicament par la méthode *iatraliptique* est toujours au moins triple de celle qu'on emploierait pour produire le même effet à l'intérieur; encore les effets sont-ils toujours très-incertains et lents à se produire. Mais la méthode n'en est pas moins une ressource précieuse quand les autres voies d'absorption ne peuvent être utilisées, ou quand on veut, avant tout, produire un effet local.

On emploie en frictions, onctions, etc., la plupart des médicaments, mais plus particulièrement : le mercure et les préparations mercurielles, en pommade ou emplâtre; le muriate d'or, en pommade; l'iode, en pommade et en teinture; le camphre, en solution alcoolique et huileuse; la digitale, la seille, l'aconit, la jusquiame, l'opium et beaucoup de narcotiques, en teintures alcooliques, éthérées et huileuses; le quinquina et la quinine, en solutions aqueuses et alcooliques, en pommade; l'émétique, en pommade; et l'huile de croton en onctions, comme purgatifs, etc.

IATREB, nom ancien de MÉDINE.

IATROBDELLE s. f. (i-a-tro-bdè-le — du gr. *iatros*, médecin; *bdallô*, je suce). Annél. Genre d'annélides formé aux dépens des sangsues, et ayant pour type la sangsue officinale ou ordinaire : *L'*IATROBDELLE *médicinale offre plusieurs variétés de coloration.* (F. Pouchet.)

IATROCHIMIE s. f. (i-a-tro-chi-mî). Syn. de CHIMIATRIE. ‖ On dit aussi IATROCHIMISME s. m.

IATROCHIMIQUE adj. (i-a-tro-chi-mi-ke — rad. *iatrochimie*). Syn. de CHIMIATRIQUE.

IATROMATHÉMATICIEN s. m. (i-a-tro-ma-té-ma-ti-siain). Médecin partisan de l'iatromathématique.

IATROMATHÉMATIQUE s. f. (i-a-tro-ma-té-ma-ti-ke — du gr. *iatreuô*, je guéris, et de *mathématique*). Méd. Ancien système de pathologie, dans lequel on essayait d'expliquer par des calculs les phénomènes morbides, en partant de l'hypothèse qu'ils étaient tous le résultat des lois de l'hydraulique et de la mécanique.

IATROMÉCANISME s. m. (i-a-tro-mé-ka-ni-sme — du gr. *iatros*, médecin, et de *mécanisme*). Système médical qui ramène toutes les forces vitales à des actions mécaniques.

— **Encycl.** L'*iatromécanisme* prétend expliquer tous les phénomènes de la santé et de la maladie, comme on explique les mouvements d'une machine et les dérangements qui surviennent dans son fonctionnement. Borelli et Boerhaave sont les principaux représentants de cette doctrine. Ils ont essayé de montrer que tous les actes physiologiques peuvent être ramenés à un système de mouvements, de chocs, de balancements, de pressions, de détentes, etc. On conçoit jusqu'à un certain point l'apparition de cette doctrine. Les progrès de la physique et de la mécanique avaient donné à ces deux sciences une importance exagérée. D'autre part, on était revenu des explications de l'ancienne médecine, qui faisait intervenir partout des actions occultes et des hypothèses métaphysiques. Il était donc tout naturel qu'on essayât d'appliquer à l'étude de la machine humaine les connaissances nouvellement acquises, et qui d'ailleurs sont loin de lui être étrangères. Il était naturel aussi qu'on dépassât le but, et une réaction inévitable se produisit plus tard contre ces mêmes systèmes, par l'œuvre vitaliste de Stahl. Dans notre siècle essentiellement éclectique, plusieurs ont jugé que Stahl, Borelli, Boerhaave avaient également tort et raison. La vie, pour ces physiologistes modernes, ne réside pas plus dans les phénomènes mécaniques

que dans les phénomènes chimiques; elle n'est pas non plus sous la dépendance exclusive d'un principe vital; elle résulte du concours de propriétés d'ordres divers, propriétés mécaniques, physiques, chimiques et vitales. Mais ce dernier mot est sujet encore à bien des controverses, et le sens est loin d'en être nettement défini.

IATROPHYSICIEN s. m. (i-a-tro-fi-zi-siain — du gr. *iatros*, médecin, et de *physicien*). Médecin partisan de l'iatrophysique.

IATROPHYSIQUE s. f. (i-a-tro-fi-zi-ke — du gr. *iatreuô*, je guéris, et de *physique*). Méd. Système qui attribue tous les phénomènes de la vie à des applications des lois physiques.

IAUER, en latin *Iauravia*, *Iavoria*, ville de Prusse, province de Silésie, chef-lieu du cercle de même nom, dans la régence et à 15 kilom. S.-E. de Liegnitz, sur la Neisse et sur le chemin de fer de Schweidnitz à Liegnitz; 8,580 hab. Tribunaux; maison de détention. Fabrication de bière, vinaigre, eau-de-vie, tabac, draps, bonneterie, gants, toiles. Marchés importants pour les grains et les bestiaux. Le château, reconstruit en 1656, sert actuellement de maison de correction. L'église est ornée de belles peintures de Wilmann. Iauer était jadis le chef-lieu d'une principauté, fondée en 1314, lors du partage de la succession du duc Bolko de Schweidnitz entre ses trois fils. En 1392, à la mort du dernier représentant de cette maison, elle fut réunie à la Bohême, à laquelle Frédéric le Grand l'enleva plus tard.

IAUERNIK, ville des Etats autrichiens (Silésie), cercle et à 79 kilom. N.-O. de Troppau; 2,000 hab. Fabrication de liqueurs; commerce de vins. Château de Johannisberg, propriété des évêques de Breslau.

IAWOROW, ville des Etats autrichiens (Gallicie), cercle et à 44 kilom. N.-E. de Przémysl; 3,300 hab. dont un tiers juifs. Aux environs, bains sulfureux de *Sklo*.

IAXARTE, fleuve de l'Asie (Turkestan), appelé *Araxe* par Hérodote, *Tanaïs* par les Macédoniens, *Silis* par Pline, *Araxates*, *Orxantes*, *Oxyartes*, *Orexantes* par d'autres écrivains. Il descend du versant occidental de l'Asie centrale, coule dans la direction du N.-O., à travers la contrée montagneuse de Ferghana, et débouche dans le lac Aral après un cours que l'on évalue à 200 kilom. Ce fleuve séparait autrefois l'empire Persan et celui d'Alexandre du pays des Scythes. Alexandre éleva sur ses bords, en 328 av. J.-C., des autels à Bacchus, à Hercule, à Sémiramis et à lui-même. L'Iaxarte est appelé aujourd'hui *Sihouw*, *Sir*, *Sir Darja* ou *Daria*.

IAXT, rivière du Wurtemberg. Elle prend sa source dans les Alpes de Souabe, au S.-E. d'Elwangen, coule au N.-O., baigne Elwangen, Kirchberg, puis, tournant à l'O., sert de limites entre le Wurtemberg et le grand-duché de Bade, et se jette dans le Necker, près de Wimpfen, après un cours de 140 kilom.

IAXT (CERCLE DE L'), une des quatre divisions administratives du royaume de Wurtemberg, au N.-E., entre la Bavière au N. et à l'E., les cercles du Danube au S., du Necker à l'O. et le grand-duché de Bade au N.-O. 5,022 kilom. carr. et 414,904 hab. Capitale, Elwangen. C'est une contrée montagneuse, mais fertile et bien cultivée. Le Kocher et l'Iaxt l'arrosent.

IAXTHAUSEN, village du Wurtemberg, cercle de l'Iaxt, à 30 kilom. N. de Friedrichshall; 1,500 hab. On y remarque trois châteaux dont l'un renferme des antiquités romaines, et la main de fer du célèbre Gœtz de Berlichingen, qui naquit à Iaxthausen. Les ruines du château de Berlichingen, sa résidence, sont situées à peu de distance; son tombeau se trouve non loin de là, au village de Schœnthal, dans la belle église du séminaire évangélique.

IAZYGES, peuple Sarmate, dont le nom apparaît pour la première fois dans l'histoire de l'Europe vers le Ier siècle av. J.-C. Les Iazyges s'établirent sur le territoire des Scythes, entre le Tanaïs et le Borysthène. Au temps d'Auguste, une de leurs tribus avait passé ce fleuve et s'étendait jusqu'aux bouches du Danube. Une autre s'établit, sous le règne de Claude, entre le Danube à l'O. et au S., la Theiss à l'E. et les monts de Sarmatie (Karpathes) au N. On les appelait Iazyges *Metanostes* (transplantés). D'abord amis de Rome, puis ses ennemis, ils firent partie plus tard de l'empire des Goths et de celui des Huns, et disparurent au milieu des invasions. Au XIIIe siècle, on trouve les Iazyges aux lieux qu'ils habitaient précédemment, c'est-à-dire sur les rives de la Theiss, où de nos jours ils forment encore la population du comitat de Iazygie-et-Cumanie.

IAZYGIE-ET-CUMANIE, division administrative des Etats autrichiens (Hongrie), entre les comitats de Hevesch au N., de Pesth à l'O. et au S., de Bekes et de Nord-Bihar à l'E.; 65,000 hab., chef-lieu Bérény (Iasz). Le sol, marécageux mais fertile, est divisé en trois districts et renferme 17 bourgs forains, 5 villages et 57 hameaux.

IBA s. m. (i-ba). Bot. Fruit de l'oba, drupe jaune gros comme un œuf de cygne, et que l'on mange dans le Gabon.

IBABA, ville d'Abyssinie, dans le royaume d'Amhara, à 220 kilom. S. de Gondar, sur la rive méridionale du lac Denibéa ou Tzana; ville déchue, autrefois très-importante.

IBACUS s. m. (i-ba-kuss). Crust. Genre de crustacés décapodes macroures, de la famille des scyllariens, comprenant trois espèces qui vivent dans les mers équatoriales, et une quatrième fossile : *Chez les* IBACUS, *la carapace est beaucoup plus longue que large.* (H. Lucas.)

— **Encycl.** Ce genre, créé par Leach, et placé par Milne Edwards dans la famille des scyllariens, ne diffère des scyllares que par la forme triangulaire de la carapace et quelques autres caractères peu importants. Chez les *ibacus*, la carapace est plus longue que large et présente de chaque côté un prolongement lamelleux qui recouvre la majeure portion des pattes, comme cela se voit chez les décapodes brachyures, les calappes, les cryptopodes. Ces prolongements sont plus grands en avant qu'en arrière, de telle sorte que la carapace se rétrécit postérieurement. Ces animaux offrent encore de chaque côté une large et profonde fissure qui divise ses prolongements clypéiformes en deux portions inégales. Les orbites sont très-éloignées de l'angle interne de la carapace. L'abdomen est court et se rétrécit brusquement, d'avant en arrière. On connaît trois *ibacus*; ils habitent des mers très-variées; on en trouve dans celles de l'Australie, de l'Asie et des Antilles. On peut considérer comme le type de ce genre l'*ibacus* de Péron (*ibacus* Peronii, Leach). On a trouvé sur les côtes d'Angleterre une espèce fossile (*ibacus* Mantelli). On ignore le terrain qui la renfermait.

IBAGUA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, département de Cundinamarca, à 127 kilom. O. de Santa-Fé de Bogota, dans les Andes; 2,700 hab. Collége. Culture de la canne à sucre, du cacao, etc. Mines d'or, de cuivre et de mercure.

IBALIE s. f. (i-ba-li). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, voisin des cynips, et dont l'espèce type habite l'Europe : *Les* IBALIES *se distinguent facilement de tous les autres genres de leur tribu par leur abdomen comprimé latéralement en forme de lame de couteau.* (E. Blanchard.)

IBALIITE adj. (i-ba-li-i-te — rad. *ibalie*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre ibalie.

— s. f. pl. Groupe d'insectes hyménoptères, de la tribu des cynips, formé du seul genre ibalie.

IBANTELLY, bassin houiller de France (Basses-Pyrénées). Il produit annuellement 542 quintaux métriques de houille.

IBAR, rivière de la Turquie d'Europe. Elle prend sa source au versant septentrional du Kara-Dagh, au S.-E. de Pristina, coule au N., entre dans la Serbie et se jette dans la Morava, à 8 kilom. N. de Karanovatz, après un cours de 160 kilom.

IBARRA (SAN-MIGUEL-DE-), ville de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Equateur, province et à 77 kilom. N.-E. de Quito, dans une grande et fertile vallée, au pied du volcan d'Imbaburu; 12,000 hab. Fabrication active de tissus de coton. Cette petite ville, fondée en 1597, est généralement bien bâtie. On y remarque une belle église et un hôpital.

IBARRA (Joaquin), célèbre typographe espagnol, né à Saragosse en 1725, mort en 1785. Il fonda à Madrid une imprimerie d'où sortirent des éditions regardées encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre de typographie. Passionné pour son art, Ibarra apporta un soin extrême à l'exécution matérielle des ouvrages sortis de ses presses. Il donna au papier imprimé un poli et un luisant agréables à l'œil et inventa une encre excellente qu'il fabriquait lui-même et dans laquelle entrait, croit-on, une certaine dose de bleu de Prusse. Les plus belles éditions sorties de ses presses sont celles de l'*Historia de España* de Marana, de la *Bible*, de *Don Quixote* (1780, 4 vol. in-4°) et de la traduction de *Salluste* par don Gabriele (1772, in-fol.), édition rarissime.

IBAS, évêque d'Edesse, mort vers 457. Accusé de défendre le nestorianisme et surtout de propager les doctrines de Théodore de Mopsueste, commentateur d'Aristote, il fut tour à tour condamné (448) et absous (451) par divers conciles, enfin condamné définitivement un siècle après sa mort par le concile de Constantinople, malgré l'opposition du pape Vigile en 553. On trouve dans le *Recueil des conciles* une lettre d'Ibas, qui fut en grande partie cause de sa condamnation.

IBBENBUREN, ville de Prusse. prov. de Westphalie, régence et à 34 kilom. N. de Munster, sur la Plane; 2,500 hab. Fabrication de toile, tabac, verrerie; commerce de chanvre, pierres meulières; riches mines de charbon.

IBDARE s. m. (i-bda-re). Ichthyol. Poisson du genre cyprin, qu'on pêche dans les eaux douces de la Suède, et dont la chair est très-estimée.

IBEBIRI, FOCONES ou **CONFUSO**, rivière de l'Amérique du Sud. Elle descend du versant oriental de la Cordillère de San-Fernando, coule du N.-O. au S.-E., et se jette dans le Paraguay, à 130 kilom. N.-E. de l'Assomption, après un cours de 380 kilom.

IBELIN (Jean D'), jurisconsulte, mort vers 1270. Il était fils de Philippe d'Ibelin, qui fut chargé, en 1213, de gouverner le royaume de Chypre en qualité de tuteur de son neveu, roi de cette île. Il devint comte de Jaffa, d'Ascalon et de Ramer, alla rejoindre saint Louis lorsqu'il débarqua en Palestine, le reçut dans son château de Jaffa et remplit ensuite les fonctions de baile de Jérusalem (1253-1256). On lui doit un recueil des *Assises de Jérusalem*, ouvrage qui renferme 273 chapitres, où l'on trouve les renseignements les plus précieux sur la procédure devant la cour féodale, les devoirs du vassal et du suzerain, la transmission des fiefs, etc. « Aucun livre, dit Jules Simonne, ne donne des renseignements aussi précieux sur ces matières; bien que postérieur en date à quelques autres traités publiés en Europe, l'ouvrage d'Ibelin est plus près de la tradition primitive, et les principes de l'ancien droit féodal n'y ont pas subi autant d'altérations. Après la ruine définitive des possessions chrétiennes de Syrie, les *Assises* acquirent dans le royaume de Chypre une autorité à peu près exclusive. En 1368, pendant la minorité du roi Pierre II de Lusignan, une commission fut chargée de recueillir et d'examiner avec soin les travaux de Jean d'Ibelin et, à partir de l'année suivante, le livre des *Assises* acquit le caractère d'une loi écrite dont les cours féodales ne durent point s'écarter. »

IBELIN (Jacques D'), jurisconsulte, arrière-petit-neveu du précédent. Il vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle, et était par sa mère petit-fils de Hugues III, roi de Chypre. Ibelin prit part, en 1271, à une conférence tenue à Acre, en présence du prince Edouard d'Angleterre. On a de lui un traité de jurisprudence féodale inséré dans le recueil des *Assises de Jérusalem*.

IBERA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, au S. de l'Iberus. Les Romains la détruisirent pendant la deuxième guerre punique.

IBÈRE s. m. (i-bè-re). Moll. Genre non adopté de mollusques, formé aux dépens des hélices, et comprenant les espèces à coquille carénée.

IBÈRES, anciens peuples. V. IBÉRIE, pays d'Europe, et IBÉRIE, pays d'Asie.

IBÉRIDE, s. f. (i-bé-ri-de — gr. *iberis*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des thlaspidées, comprenant une trentaine d'espèces : *Les* IBÉRIDES *appartiennent à l'Europe et à l'Asie.* (P. Duchartre.) *L'*IBÉRIDE *de Perse est originaire de la haute Asie.* (Bosc.) *Plusieurs* IBÉRIDES *ont obtenu droit de naturalisation dans nos parterres.* (T. de Berneaud.) ‖ On dit aussi IBÉRIS.

— **Encycl.** Les *ibérides* sont des herbes ou des arbrisseaux glabres, quelquefois charnus, à feuilles alternes, linéaires ou obovées, entières, dentées ou pinnatifides, quelquefois épaisses, à fleurs blanches ou purpurines disposées en grappes corymbiformes, d'abord raccourcies et presque ombellées, s'allongeant en général plus tard. Chacune de ces fleurs se compose d'un calice à quatre sépales égaux, non renflés à leur base, dressés; d'une corolle à quatre pétales inégaux, les deux extérieurs étant toujours plus longs, surtout dans les fleurs qui forment le rayon de l'inflorescence; de six étamines tétradynames à filet entier et sans dents. Le fruit qui leur succède est une silicule comprimée et presque plane, ovale à la base, échancrée au sommet, à deux valves marginées ou ailées, à cloison fort étroite. Les graines sont olivaires dans chacune des deux loges, ovales, suspendues. Les *ibérides* appartiennent à l'Europe et à l'Asie, et plus particulièrement à celles de leurs parties qui avoisinent ou bordent la Méditerranée. Environ douze d'entre elles croissent spontanément en France, ou sont cultivées fréquemment dans les jardins. Parmi ces dernières, on rencontre : 1° l'*ibéride* ombellifère (*iberis umbellata*), connue aussi par les jardiniers sous le nom de thlaspic, taraspic. Les fleurs sont blanches ou d'une couleur violette ou purpurine. On sème cette espèce au printemps, elle fleurit en janvier; 2° l'*ibéride* toujours fleurie (*iberis semperflorens*), *ibéride* de Perse, thlaspic vivace; croît sur les rochers de Sicile; elle se multiplie par boutures; 3° l'*ibéride* toujours verte (*iberis sempervirens*); croît sur les rochers aussi; elle est très-répandue dans les jardins où l'on en fait de très-belles bordures qui se couvrent entièrement de fleurs blanches. On la multiplie sans peine par graines et marcottage.

IBÉRIE, ancien pays d'Europe, habité par les Ibères. Ce peuple occupait toute la péninsule hispanique et la Gaule méridionale ou Aquitaine, la côte N.-O. et les îles de la mer Méditerranée jusqu'au Rhône inférieur, et formait, avec ses différentes tribus, une race particulière et isolée, dont on peut regarder les Basques comme les derniers descendants. Ainsi que l'ont prouvé les recherches de G. de Humboldt, et celles plus récentes de Kiepert, la plupart des noms propres ibériens qui nous sont parvenus peuvent être expliqués d'une manière satisfaisante au moyen de la langue basque. Les Ibères se partagèrent en une foule de petits Etats, les uns monarchiques, les autres républicains, mais différant la plupart entre eux par leur civilisation et leur industrie plus ou moins avancées. Dans plusieurs de ces Etats, l'agriculture et l'élève des troupeaux étaient très-florissantes; parmi les industries, la fabrication et le travail des métaux étaient parvenus à un haut point de développement, et les mines étaient exploitées sur une assez large échelle.

De toutes ces peuplades, la plus civilisée était celle des Turdetans, qui habitait la basse Andalousie, et qui possédait des traditions historiques, des épopées nationales et des lois écrites. Les Tourdoules, qui occupaient une partie de la Lusitanie, étaient aussi parvenus à un certain degré de culture. La peuplade la plus guerrière était celle des Cantabres, habitants de la Vieille-Castille septentrionale, qui devinrent célèbres par leur lutte acharnée avec les Romains (24-28 avant J.-C.). Les Vascons, les Vardules et les Caristiens, que l'on doit regarder comme les ancêtres communs des Basques, étaient aussi renommés pour leur courage et leurs mœurs belliqueuses. Les Celtibères résultaient du mélange des Ibères avec les Celtes, qui, à une époque reculée, franchirent les Pyrénées et s'établirent au centre de la péninsule.

Les Ibères étaient en grandes relations commerciales avec les Carthaginois, et ce furent ces derniers probablement qui introduisirent chez eux les premiers éléments de la civilisation étrangère. Les mercenaires ibériens formaient une portion considérable de l'armée carthaginoise.

La civilisation romaine n'eut pas grand'peine à s'établir parmi ces peuples déjà presque entièrement sortis de l'état de barbarie, et la latinisation de la presqu'île ibérique s'accomplit en très-peu de temps.

Parmi les monuments de l'ancienne civilisation ibérienne qui sont parvenus jusqu'à nous, il faut mentionner particulièrement un grand nombre de médailles et de monnaies que Bondard a décrites dans sa *Numismatique ibérienne* (Paris, 1859).

IBÉRIE, ancien pays d'Asie, borné au N. par le Caucase, à l'E. par l'Albanie, au S. par l'Arménie, et à l'O. par la Colchide. Cette contrée était arrosée par le Cyrus (Kour) et ses affluents l'Aragus (Arak), le Cambyses (Gori) et l'Alazonius (Alasan), qui la séparait de l'Albanie. Ce pays produisait en abondance du blé, de l'huile et du vin. On y arrivait du côté N. par les Portes Caucasiennes. Les habitants, qu'Hérodote appelle Sapires, prirent le nom d'Ibères au Ier siècle av. J.-C. Soumis d'abord aux Perses, puis à Alexandre, ils se rendirent indépendants sous les successeurs de ce prince. Pompée envahit leur pays vers l'an 60 av. J.-C., pour les punir d'avoir pris le parti de Mithridate. L'histoire représente les Ibères comme étant parvenus, à l'époque d'Auguste, à un haut degré de civilisation. Les Arabes soumirent ce pays, au VIIe siècle.

IBÉRIEN, ENNE adj. (i-bé-riain, iè-ne). Géogr. Qui appartient à l'Ibérie, à l'Espagne : *La péninsule* IBÉRIENNE *n'a pas une seule rivière navigable dans son cours entier.* (Chateaub.)

IBÉRIQUES ou **IBÉRIENS** (monts), vaste chaîne de montagnes de l'Espagne, entre l'ancien royaume de Castille et celui d'Aragon. Elle parcourt le N. du royaume de Murcie et le S. de celui de Valence, sépare la province de Palencia de celle de Burgos, ainsi que le bassin de l'Ebre de ceux du Douro et du Tage, court au S.-E. et ne se termine qu'au cap Saint-Martin, vis-à-vis des îles Ircie et Fornœntera. Cette chaîne porte les différents noms de sierra de *Oca*, sierra de *Urbion*, sierra de *Albarracin*, sierra de *Cuença* et sierra *Mayor*.

IBÉRITE s. f. (i-bé-ri-te — rad. *Ibérie*, ancien nom de l'Espagne). Minér. Nom donné par Svanberg à un silicate hydraté d'alumine, de magnésie et de fer, qui ne semble différer de la praséolite que par la perte d'un atome de silice, et qu'on trouve en Espagne, non loin de Tolède.

IBERIUM, nom latin d'IVRY.

IBERUS, nom latin de l'EBRE.

IBERVILLE (LEMOYNE D'), marin français. V. LEMOYNE D'IBERVILLE.

IBEX s. m. (i-bèks — mot lat.). Mamm. Nom scientifique du BOUQUETIN.

IBI, ville d'Espagne, prov. et à 28 kilom. N.-O. d'Alicante; 3,000 hab. Commerce de laines, de vin, d'huile et de miel. Ibi s'élève sur le penchant d'une montagne que couronnent les ruines d'un château fort.

IBIAPABA ou **HIBIAPABA**, chaîne de montagnes du Brésil, entre les provinces de Ceara et de Fernambouc. Elle forme la limite entre les bassins du Paranahybo de San-Francisco, du Iaguaribe et du Camucin. Elle a 600 kilom. de long et offre quelques sommets très-élevés. Sur plusieurs points, elle est couverte de belles forêts.

IBIARE s. m. (i-bi-a-re). Erpét. Serpent du genre cécilie, qui habite l'Amérique centrale;

*L'*IBIARE *paraît, au premier aspect, avoir tant de rapports avec l'anguille, qu'on serait tenté de le prendre pour un poisson de ce genre.* (V. de Bomare.)

IBIBE s. m. (i-bi-be — mot amér.). Erpét. Espèce de couleuvre d'Amérique, qu'on trouve surtout dans la Caroline.

IBIBOCA s. m. (i-bi-bo-ka — mot brésilien). Erpét. Espèce de serpent du Brésil, appelée aussi ARGUS : *La morsure de l'*IBIBOCA *ne fait pas mourir sur-le-champ.* (V. de Bomare.)

— **Encycl.** L'*ibiboca* est un serpent du genre argus, qui habite le Brésil, et aussi l'Afrique, d'après plusieurs auteurs. Il n'est guère connu que par les fables qu'on a débitées sur son compte. On dit qu'il livre bataille à tous les animaux qui se trouvent sur sa route, s'enroule autour de leur cou et les étrangle. Quand un homme le rencontre, et, pour se soustraire à ses atteintes, monte sur un arbre, le serpent s'entortille autour du tronc et le serre avec tant de force qu'il en rompt son propre corps et en meurt. On raconte encore que les *ibibocas* construisent, dans les lieux déserts, des demeures disposées par étages, ou les unes à côté des autres, avec une symétrie et un art qui les font ressembler aux fours des boulangers. L'animal emploie de la boue, qu'il prend avec sa gueule et applique adroitement jusqu'à ce que les parois aient assez de consistance. On ajoute que la loge du milieu est occupée par le serpent le plus fort et le plus audacieux, qui passe pour le chef des autres, et que les naturels du pays désignent sous le nom de *roi des serpents*. La morsure de l'*ibiboca* est dangereuse, mais elle ne fait pas mourir sur-le-champ. On la guérit avec la poudre d'une plante appelée *nhambus*, mélangée au suc du *caapeba*, et étendue sur la plaie.

IBICUY, rivière de l'Amérique du Sud, dans le Brésil, province de Rio-Grande-do-Sur, formée par la réunion du Rio-Boropi et du Rio-Santa-Maria. Elle coule de l'E. à l'O., et se jette dans l'Uruguay, après un cours de 400 kilom.

IBI DEFICIT ORBIS (*ici finit le monde*), mots qui, selon la tradition mythologique, étaient gravés sur les rochers que la Fable appela les colonnes d'Hercule, colonnes qui n'étaient autres que les deux pointes de terre séparées par le détroit de Gibraltar. On fait quelquefois allusion à cette inscription :

« Ceux qui disent du magnétisme : « Moi, » croire à de pareilles sottises, jamais ! Je ne » crois qu'aux lois de la nature, et ce que » vous venez de nous dire sort de ces lois ; » ceux-là ressemblent aux anciens géographes, qui écrivaient sur leur mappemonde : *Ibi deficit orbis*, sans se douter que, dans cet espace nommé par eux le vide, il y avait deux fois plus de terre qu'on n'en connaissait de leur temps. »

(*Revue de Paris*)

Regnard et ses compagnons de voyage en Laponie, arrivés au delà de Tornés, dans le village de Iukas-Jerfvi, inscrivirent sur une tablette de bois les vers suivants, qui offrent une légère variante de l'expression consacrée :

Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem.
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

IBIDEM adv. (i-bi-dèm — mot lat. formé de *ibi*, là, et de *eodem*, au même lieu). Au même endroit; dans le même passage. On se sert ordinairement de ce mot dans les citations, pour exprimer que le mot, la phrase, le passage que l'on cite se trouvent à l'endroit déjà indiqué dans une citation précédente. ‖ On écrit souvent par abréviation IBID.

IBIDION s. m. (i-bi-di-on — dimin. de *ibis*). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambyx, comprenant plus de quarante espèces, toutes américaines : *Le corps et surtout le corselet des* IBIDIONS *sont très-allongés.* (Chevrolat.)

IBIDORHYNQUE s. m. (i-bi-do-rain-ke — du gr. *ibis*, *ibidos*, ibis; *rugchos*, bec). Ornith. Syn. de CLORHYNQUE.

IBIJAU s. m. (i-bi-jo — mot péruvien). Ornith. Section du genre engoulevent, qui habite l'Amérique du Sud : *L'*IBIJAU *est très-petit.* (V. de Bomare.) *L'*IBIJAU *se tient pendant le jour dans le creux des arbres.* (P. Gervais.)

— **Encycl.** L'*ibijau* est le *nyctibius* de Cuvier, et forme la deuxième section du genre des engoulevents, lequel en comprend quatre : les engoulevents proprement dits, les *ibijaux*, les œgothèles et les podarges. Les *ibijaux* ont pour caractères distinctifs, outre ceux des engoulevents, les doigts réunis par une membrane et l'ongle médian non pectiné; leur taille est plus forte, leurs tarses plus épais et encore plus courts; le doigt externe est presque aussi long que le médian; leurs pattes sont presque semblables à celles des totipalmes.

Ce oiseaux nocturnes, qu'on a aussi nommés *nyctibiinés*, du *nyctibius grandis* de Cuvier, leur espèce type, sont sédentaires et grimpeurs; ils nichent dans des trous d'arbre; leur cri est bruyant, long et mélancolique; ils le font entendre, par intervalles, pendant la nuit. La femelle répond au cri du mâle. Les chasseurs cherchent à les approcher en se dirigeant d'après leur cri, au point du jour, afin de les découvrir et de les prendre au moment où le soleil est le plus élevé sur l'horizon. On a attribué, pendant longtemps, aux *ibijaux* une nidification des plus singulières. La femelle, croyait-on, pondait ses œufs dans une anfractuosité du tronc d'un arbre, où elle les maintenait en les collant avec une espèce de gomme. Au moment de l'éclosion, les petits perçaient la coquille des œufs par le haut, laissant la moitié inférieure collée à l'arbre comme une espèce de console propre à les soutenir. On sait aujourd'hui que la femelle a l'habitude de pondre ses œufs, au nombre de deux, dans un petit creux d'arbre sec, sans faire de nid. Tous les *ibijaux* se tiennent dans les grands bois, où ils se perchent sur des arbres élevés et secs. Ils s'accrochent, à la manière des pics, à l'extrémité d'une branche cassée, le corps dans la position verticale et appuyé sur la queue, de manière que la moitié dépasse la branche. Ils ne se posent point à terre, et, si on les y met, ils étendent les ailes et appuient les pennes et le croupion contre le sol, conservant une position verticale, sans se tenir sur leurs pieds ni en faire usage. Avant Le Vaillant, on croyait que ces oiseaux étaient exclusivement propres à l'Amérique méridionale; les observations de ce voyageur prouvent qu'on les rencontre aussi en Afrique.

On connaît trois espèces d'*ibijaux*, qui sont le *nyctibius grandis*, le *cornutus* et le *longicaudatus*.

Le *nyctibius grandis*, ou grand *ibijau* de Cayenne, est, d'après Gérard, « de la taille d'un hibou barré, à plumage roux, coupé de bandes noires obliques et irrégulières; quelques taches blanches çà et là, des taches carrées alternativement rousses et noires; pieds couleur de chair. » C'est cet *ibijau* qui est l'espèce type de la section. Le *longicaudatus* est de la grosseur d'une hirondelle; il a tout le dessus du corps d'un brun noir, avec des taches blanches; le dessous au contraire est blanc et parsemé de taches noires. Le bec et les yeux sont noirs, les pieds blancs et assez courts. La queue est fort longue, arrondie, souvent étalée. Cet oiseau, qui habite l'Amérique centrale, présente des variétés d'une taille plus forte ou de couleurs plus sombres. Il vit solitaire et se tient, pendant le jour, dans les creux des arbres; il recherche particulièrement ceux qui sont dans le voisinage de l'eau. Ses mœurs sont celles des engoulevents.

IBIOCÉPHALE adj. (i-bi-o-sé-fa-le — du gr. *ibis*, ibis; *kephalê*, tête). Ornith. Se dit de certains oiseaux dont la tête et le bec ressemblent à ceux de l'ibis.

IBIRA s. m. (i-bi-ra). Bot. Syn. de XYLOPIE.

IBIRACOA s. m. (i-bi-ra-ko-a). Erpét. Serpent du Brésil, dont la morsure produit une hémorragie mortelle.

IBIRAPITANGA s. m. (i-bi-ra-pi-tan-ga — mot améric.). Bot. Arbre qui fournit, dit-on, le bois du Brésil. ‖ Un des noms du cerisier de Saint-Domingue.

IBIS s. m. (i-biss — mot gr.). Ornith. Genre d'oiseaux échassiers, de la famille des longirostres : *Les bords des grands fleuves sont les lieux que les* IBIS *fréquentent.* (Z. Gerbe.) *L'*IBIS *a cela de particulier, qu'il ne boit jamais de l'eau qui soit trouble.* (V. de Bomare.)

Immobile sur son pied grêle,
L'*ibis*, le bec dans son jabot,
Déchiffre au bout de quelque stèle
Le cartouche sacré de Thot.
TH. GAUTIER.

— s. m. pl. Syn. d'IBISINÉES.

— **Encycl.** Les *ibis* forment un groupe d'échassiers bien distinct, intermédiaire entre les tantales et les courlis. Ils sont caractérisés surtout par un bec allongé, arqué, élargi, presque carré à sa base, et sans échancrure à sa pointe, qui est arrondie et obtuse; des narines petites, situées à la base du bec, s'ouvrant en dessus et se prolongeant en un sillon qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la mandibule supérieure; des ailes médiocres; des pieds à quatre doigts, les trois de devant réunis à la base par une membrane, le pouce appuyant à terre sur plusieurs phalanges. Ils ont, en général, des mœurs et des habitudes douces et paisibles. Ils vivent en société, par petites troupes de six à dix individus, quelquefois davantage; les individus d'une même bande s'isolent rarement; ils se tiennent, au contraire, constamment assez près les uns des autres. On ne les voit jamais, comme les courlis, s'élancer et courir rapidement; ils marchent d'un pas lent et mesuré. En volant, ils ont les pattes et le cou étendus horizontalement, et, par intervalles, ils poussent des cris bas et rauques, dont le ton et la force varient suivant les espèces. Quand ils s'abattent, ils restent souvent des heures entières au même lieu, uniquement occupés à fouiller la vase avec leur bec, pour y découvrir quelque pâture. Ils recherchent les terrains bas, humides, inondés, marécageux, les rizières et les bords des grands cours d'eau; ils y sont attirés et retenus par la facilité d'y trouver leurs aliments de prédilection, qui consistent, non pas en serpents, comme on l'a cru à tort pour plusieurs espèces, mais en insectes, vers et mollusques aquatiques, ampullaires, planorbes, etc., quelquefois aussi en herbes tendres et en plantes bulbeuses. Essentiellement migrateurs, ils étendent fort loin leurs courses, et parcourent dans leurs migrations les contrées les plus chaudes des deux continents. Ils ont aussi la faculté de se percher sur des arbres, faculté qui peut paraître surprenante, mais qui leur est commune avec d'autres échassiers.

Les *ibis* sont monogames. Une fois appariés, ils restent unis d'une manière indissoluble, et ne sont séparés que par un accident fâcheux ou par la mort. La plupart des espèces nichent sur les arbres élevés, quelques-unes à terre. Le mâle et la femelle travaillent en commun à la construction du nid, qui se compose de petites bûchettes et de brins d'herbe entrelacés. La ponte est de deux ou trois œufs blanchâtres, qui éclosent au bout d'environ un mois. Les petits, qui naissent couverts de duvet, sont nourris dans le nid jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour voler. Certaines espèces, quand on les prend jeunes, s'apprivoisent facilement. La chair des *ibis* qui viennent de quitter le nid est assez bonne à manger; celle des vieux individus, qui est rouge comme la chair du saumon, est coriace et huileuse; mais on assure qu'elle peut être conservée assez longtemps sans se corrompre.

Le genre *ibis* renferme une vingtaine d'espèce, répandues dans les deux continents; une seule habite l'Europe, c'est l'*ibis* falcinelle, dont nous parlerons plus loin. Occupons-nous d'abord de l'espèce qui paraît avoir été très-célèbre dès la plus haute antiquité.

L'*ibis* sacré a le plumage blanc, à l'exception de l'extrémité des grandes rémiges, qui est d'un noir cendré, et de celle des rémiges moyennes, qui est noire aussi, mais avec des reflets verts ou violets. La tête et une partie du cou sont dépourvues de plumes, et la peau de ces parties dénudées est toute noire; il en est de même de celle du croupion, qui forme, avec les plumes blanches de la queue, une grande échancrure en forme de croissant, dans laquelle les Egyptiens croyaient retrouver l'image de la nouvelle lune. Le bec et les pieds sont d'une couleur brune plombée. La longueur totale de cet oiseau est d'environ $0^m,60$. Chez les jeunes individus, les joues, le bas du cou et la gorge entière sont revêtus de petites plumes noires, clair-semées sur la peau. Ces plumes, plus grandes et plus nombreuses au-dessus de la tête et à la nuque, sont assez longues à l'occiput pour y former une espèce de huppe pendante.

L'*ibis* sacré habite l'Abyssinie, l'Ethiopie, la Nubie et l'Egypte; mais il est devenu fort rare dans ce dernier pays, tant à cause de la chasse qu'on lui fait que par suite des changements survenus dans la constitution physique de la contrée, trop aride et trop sèche maintenant pour lui offrir une nourriture abondante. On ne sait même plus positivement où il niche. On ne le voit qu'en petit nombre, et pendant un temps fort court de l'année; il ne s'approche même pas du Caire. D'après Savigny, on l'observe encore dans les environs de Damiette, de Menzalé, et près de Kaïr-Abou-Saïd, sur la rive gauche du Nil, mais seulement pendant la crue du fleuve; il en part dès que l'inondation est passée. Cette émigration, qui a lieu vers le milieu de juin, semble coïncider avec son apparition en Ethiopie, où Bruce l'a vu arriver à peu près vers cette époque. Pendant une partie de l'année, il se trouve dans la basse Egypte, où il porte le nom arabe d'*abou-mengel*, qui signifie *père de la faucille*. On ne le rencontre jamais sur les bords de la mer; il semble même ne fréquenter que les rivières et les lacs dont les eaux ne sont pas corrompues; il ne boit jamais, dit-on, de l'eau qui est trouble. Le vol de cet oiseau est puissant et élevé.

L'*ibis* sacré doit son nom spécifique à ce qu'il fut autrefois l'objet d'une grande vénération, surtout chez les Egyptiens. On pensait que son apparition amenait la crue du Nil. De nos jours encore, on trouve ses restes embaumés à côté des momies des rois et des prêtres. Il paraît toutefois que les Egyptiens modernes n'ont pas hérité tout à fait de cette antique vénération pour l'*ibis*; on le chasse au fusil et au filet; on le mange même, malgré la qualité médiocre de sa chair, et sans respect pour les lois de Moïse, qui avait rangé cet oiseau parmi les animaux dont la chair est impure. On le voit dans nos ménageries, comme objet de curiosité et d'ornement.

L'*ibis* rouge est caractérisé par son plumage d'un beau rouge vermillon, à l'exception de l'extrémité des rémiges, qui est noire. Toutefois, ce n'est qu'après la seconde ou la troisième mue que cette espèce, la plus belle du genre, revêt sa livrée éclatante. La femelle diffère du mâle en ce que son plumage est nuancé de gris. L'*ibis* rouge est répandu dans toutes les contrées chaudes de l'Amérique du Sud, notamment à la Guyane. Il vit en troupes nombreuses, et souvent les vieux individus forment des bandes séparées. Il fréquente les bords de la mer, mais, de préférence, les plages sablonneuses des grandes rivières et les endroits inondés et marécageux. Pendant la nuit et la grande chaleur du jour, il se tient caché sous les palétuviers et les autres arbres ou arbustes qui bordent le rivage. Il en sort seulement le matin et le soir, pour chercher sa nourriture, consistant en poissons, insectes et coquillages, qu'il cherche dans la vase en la fouillant continuellement avec son bec. Son vol est soutenu et rapide. Vers le mois de janvier, qui, pour l'hémisphère sud, correspond à notre mois de juillet, la femelle commence à construire, dans les broussailles ou les grandes herbes du rivage, son nid, qui est composé de bûchettes et de joncs entrelacés sans beaucoup d'art. Elle y pond des œufs de couleur verdâtre, et cette ponte se renouvelle plusieurs fois durant la belle saison. L'incubation dure un peu plus d'un mois. Les petits naissent couverts d'un duvet brun noirâtre, qui devient plus tard cendré, puis blanc. Ils ne courent pas en naissant, et ne prennent qu'à l'âge de deux ans la livrée rose. « D'un naturel peu farouche, dit M. Vavasseur, ces oiseaux s'apprivoisent facilement et s'accoutument à vivre avec les oiseaux domestiques. Nous en avons vu plusieurs qui, parfaitement libres, allaient au loin et revenaient sans manquer à la maison le soir, à l'heure où l'on avait l'habitude de leur donner la nourriture, qui consistait en débris de repas. » La chair des jeunes individus est bonne à manger; celle des adultes est mauvaise. L'*ibis* rouge et l'*ibis* rose, qui n'est qu'une variété du premier, seraient un magnifique ornement pour nos parcs, si l'on parvenait à les propager dans nos pays. On peut en voir de beaux spécimens au jardin zoologique d'acclimatation du bois de Boulogne.

L'*ibis* falcinelle, appelé aussi *ibis* vert ou noir, courlis vert ou d'Italie, est de la taille de l'*ibis* sacré. Son plumage est noirâtre, à reflets verts ou violets en dessus, d'un noir cendré en dessous. Il est répandu dans les régions chaudes et tempérées de l'hémisphère nord. Il se trouve surtout en Egypte; mais il émigre dans le midi et le centre de l'Europe, et jusqu'en Danemark. C'est vers le mois de mai qu'il arrive dans le midi de la France. « Il y a des années, dit Crespon, où nous n'en voyons presque pas, tandis que d'autres fois ils se montrent nombreux; cela dépend des variations atmosphériques, qui les forcent à s'arrêter ou bien à passer rapidement. La pluie et le vent du S.-E. les retiennent ordinairement dans notre pays. Ces oiseaux vont par petites troupes; ils sont peu farouches; leur chair est d'un mauvais goût. Dans ces derniers temps, j'ai pu me convaincre qu'il en nichait quelquefois chez nous, au voisinage de la mer, mais en très-petit nombre. » Les habitudes de l'*ibis* falcinelle sont les mêmes que celles de l'*ibis* sacré. Il partageait avec ce dernier la vénération des Egyptiens; toutefois il était moins en faveur, et ses momies sont plus rares dans les hypogées.

L'*ibis* des bois est de la taille du précédent; son plumage est d'une couleur brune à reflets bleus et verts; les tectrices des ailes et les plumes du cou ont la couleur et l'éclat de l'acier poli. Cet oiseau habite la Guyane, où on le connaît sous le nom vulgaire de flamant des bois. Il a une voix forte, qu'il fait entendre principalement le soir lorsqu'il se perche. Alors il pousse des cris qu'on peut traduire par *koua, koua, koua*; ces cris vont s'affaiblissant par degrés et ne cessent que lorsque l'oiseau s'endort. Si on le poursuit, il se réfugie sur un autre arbre et reprend ses premiers cris. Il va seul ou en compagnie de sa femelle, se tient dans les plus grandes forêts, et y vit le long des fleuves et des rivières qui les traversent.

L'*ibis* plombé doit son nom à la teinte de son plumage, qui est d'un gris plombé plus ou moins nuancé de bleu ou de vert; il est assez commun dans l'Amérique du Sud, au midi de la rivière de la Plata; il se tient loin des eaux et ne se plaît guère que dans les terrains argileux.

L'*ibis* hajedasch ou à ailes cuivrées habite l'Afrique et se nourrit surtout de plantes bulbeuses; il est très-méfiant et ne se laisse pas approcher.

IBISINÉ, ÉE adj. (i-bi-zi-né — rad. *ibis*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre ibis.

— s. f. pl. Famille d'oiseaux échassiers, comprenant les genres ibis, courlis et érolie.

IBITIN s. m. (i-bi-tain). Erpét. Grand serpent des îles Philippines.

IBLAU s. m. (i-blô). Mamm. Un des noms vulgaires du phoque à croissant.

IBN, mot arabe qui signifie *fils*, et s'écrit également *ebn* ou *ben*. Ce mot fait, au pluriel, *beni* ou *beno* (enfants, descendants). Mise en tête d'un nom propre, cette expression sert, au pluriel, à désigner les familles, les tribus, les races souveraines. C'est ainsi qu'on dit les *Beno-Ayoub* pour désigner les *Ayoubites*, les *Beno-Seldjouk* pour désigner les *Seldjoucides*.

IBN-ABI-OSAÏBIAH (Mowaffik ed-din Abou'l Abbas Ahmed ben-Abi'l-Kasim al Khazradji), médecin arabe, né à Damas vers 1203 de notre ère, mort en 1270. Il pratiqua quelque temps son art dans un hôpital du Caire, puis devint premier médecin du commandant de Sarkhad, en Syrie. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Source de renseignements sur les classes des médecins* (*Oyoun al-anba si Thabacat al Athibba*), où il traite de l'origine de la médecine, puis de la vie et des œuvres des médecins d'Alexandrie, des médecins des Abbassides, des médecins arabes, etc. Des fragments de ce livre ont été publiés ou traduits dans divers recueils, notamment dans les *Analecta medica* de Dietz (Leipzig, 1833). On lui doit, en outre, une *Histoire des philosophes et des mathématiciens*, un *Traité de médecine pratique*, etc.

IBN-ABI-ZERA-AL-FAZI (Abou'l-Hassan Ali ben-Abdallah), historien arabe qui vivait à Fez, dans le Maroc, au XIVe siècle de notre ère. Il est l'auteur d'une histoire de Fez et des dynasties qui y ont régné depuis 762, intitulée : *Al anis al-Mothrib bi raudh... Médinet Faz.* Cet ouvrage, fort estimé, a été analysé ou traduit en allemand, en espagnol, en latin, et enfin en français, par Pétis de La Croix. Cette dernière traduction se trouve manuscrite à la Bibliothèque nationale.

IBN-AL-ABBAR (Abou-Abdallah Mohammed ben-Ahmed), poëte et biographe arabe, né à Valence (Espagne), brûlé à Tunis en 1260. Après avoir été secrétaire d'Abou-Abdallah et de son fils Abou-Zeid, princes de Valence, il se retira à Tunis, devint garde du parafe d'Abou-Zakariah, fut exilé par ce prince, et revint à Tunis sous le règne de Mostander. Ibn-al-Abbar, dont l'esprit satirique et le caractère irascible avaient causé la première disgrâce, ne sut pas profiter des leçons de l'expérience. Après avoir attaqué les courtisans, il ne craignit point de flageller dans ses vers Mostander lui-même, qui, pour punir son audace, le fit brûler avec ses œuvres. On a de lui : *Tekmilet li kitab assilet*, complément d'un ouvrage de Ibn-Baschkoual; le *Manteau de soie* (*Al-hollet-as-siyara*), sorte d'anthologie comprenant des œuvres poétiques d'auteurs musulmans d'Afrique et d'Espagne, et un dictionnaire des auteurs arabes d'Espagne, intitulé *Moadjem; Tohfet-al-Cadim*, anthologie et notice de cent deux poëtes arabes.

IBN-AL-ATSIR (Izz ed-Din Abou'l Hassan Ali-ben-Mohammed-al-Djezeri), célèbre historien arabe, né à Djezireh-beni-Omar (Mésopotamie) en 1160 de notre ère, mort à Mossoul en 1233. Il se fit également remarquer comme homme de guerre, en combattant contre les chrétiens avec Saladin, et comme diplomate, en remplissant, pour les princes de Mossoul, diverses missions auprès des califes de Bagdad. Ibn-al-Atsir voyagea ensuite en Syrie et en Palestine, entra en relation avec les hommes les plus savants de son temps, notamment avec Ibn-Khallikan, fit de sa maison le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de distingué dans Mossoul, et acquit une vaste érudition, surtout en histoire. Ibn-al-Atsir passe pour le plus remarquable chroniqueur musulman du moyen âge. Ses principaux ouvrages sont : *Chronique complète* (*Kamil-at-Tewarikh*), en 12 vol., dont on trouve des extraits traduits dans plusieurs recueils, entre autres dans la *Bibliographie des croisades*, de Michaud. Cette chronique comprend un abrégé de l'histoire ancienne, puis un récit détaillé des événements qui se sont passés depuis Mahomet jusqu'en 1230; *Histoire des Atabeks de Syrie*, publiée en 1793, in-4°, et dont on trouve une analyse dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi; Asad al-Ghabet*, qui comprend 7,500 notices sur les compagnons de Mahomet; *Abrégé du traité des généalogies*, d'Al-Semani, dont une partie a été éditée à Gœttingue (1835, in-4°), sous le titre de *Specimen el-Lobabi*, etc.

IBN-AL-ATSIR (Nasr-Allah), surnommé **Dhia-ed-Din** (*la Splendeur de la religion*), écrivain et homme politique arabe, né dans le Djézireh-beni-Omar en 1162 de notre ère, mort à Bagdad en 1239. Il passa sa jeunesse à Mossoul, où il se livra à l'étude des sciences et de la poésie, puis se rendit à la cour de Saladin, dont il gagna les bonnes grâces, et qui le donna pour vizir à son fils Melik-Afdhal. Ce fut, dit-on, par les conseils impolitiques de Ibn-al-Atsir que ce dernier perdit Damas et l'Egypte. Par la suite, Nasr-Allah servit le frère du roi d'Alep, puis se retira à Mossoul. Il est l'auteur d'un *Art de l'écrivain et du poëte*, ouvrage devenu célèbre en Orient; d'un *Traité de prosodie*, etc.

IBN-AL-COUTHYAH (Abou-Bekr Mohammed), célèbre écrivain arabe, mort à Cordoue en 978 de notre ère. Il s'occupa avec un égal succès de lexicographie, de grammaire, d'histoire et des traditions prophétiques. On lui doit un *Traité de la conjugaison des verbes* (*Kitabtessaryf alafal*), un traité de grammaire intitulé *Kitab el macsour on al mandoud*, et une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes* (*Kitab fatah al Andalous*).

IBN-AL-DJAUZY ou **DJOUZY** (Aboul-Faradj Abdarrahman-ben-Ali al-Koréischi at-Taïmi al-Bekri), jurisconsulte et historien arabe, né à Bagdad vers 1114 de notre ère, mort en 1201. Il descendait du calife Abou-Bekr. Il était également remarquable par son éloquence et par l'étendue de son savoir. Ibn-al-Djauzy a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire des Barmécides; Vie des personnages illustres qui ont vécu plus de dix ans et moins de mille; Parcelles des colliers*, ou *Histoire des siècles; Livre bien disposé, relatif à l'histoire des peuples*, chronique qui s'étend de la création au règne de Mostadhi; *Provisions pour le voyage dans la science de l'interprétation du Coran* (*Zad al-mansir si ilm al-tafsir*), son principal ouvrage, etc.

IBN-AL-DJAUZY ou **DJOUZY** (Schems ed-Din Abou'l Motzaffer Yousouf ben-Couzoghli ou Kizoghli), également connu sous le nom de **Sibth-ibn-al-Djauzi**, jurisconsulte et historien arabe, né à Bagdad en 1186, mort en 1257. Il était, par sa mère, petit-fils du précédent. Il compléta son instruction par des voyages, fit des cours à Bagdad et à Damas, et acquit une grande réputation. Ce savant, qui appartenait à la secte des hanéfites, a composé, entre autres ouvrages : un *Commentaire du Coran*, en 30 volumes; *Histoire d'Ali et des onze autres imans; Mines d'or de la tradition* (10 vol.); *Miroir du temps*, ou *Histoire des hommes illustres* (40 vol.).

IBN-AL-FARADHY (Abou-Walyd-Abd-Allah), écrivain arabe, né à Cordoue, mort dans cette ville en 1012 de notre ère. Il fit le pèlerinage de la Mecque, devint, à son retour, cadi de Valence, et périt lors de la prise de cette ville par les Berbers. Ibn-al-Faradhy était également versé dans la connaissance des belles-lettres et dans la science des traditions. Ses principaux ouvrages sont : une *Chronique des savants d'Espagne* et une *Histoire des poëtes d'Espagne*.

IBN-AL-FARIDH ou **IBN-FAREDH** (Scheref ed-Din Abou-Hafs Omar ben-Ali), célèbre poëte arabe, né au Caire en 1181 de notre ère, mort en 1234. Il se retira dans la mosquée d'Al-Azhar, se plongea dans la dévotion et le mysticisme et refusa les offres du sultan d'Egypte, qui l'appelait à sa cour et lui proposait la charge de juge suprême d'Egypte. A la suite de jeûnes prolongés, Ibn-al-Faridh tombait dans de longues extases, s'imaginait alors entendre des voix célestes et composait, dans cet état d'exaltation religieuse, des poésies qui lui ont valu une grande réputation en Orient. Il peut être considéré, en effet, comme le plus grand poëte arabe de la secte des sofis. Ses poésies ont été réunies en un recueil (*Diwan*), qui comprend 1700 distiques et qui a été imprimé à Paris (1855, grand in-8°).

IBN-AL-FORAT ou **IBN-FERAT** (Nasir ed-Din Mohammed ben-Abdarrhim-Misri), historien et jurisconsulte arabe, de la secte des hanéfites, né en Egypte en 1333 de notre ère, mort en 1404. Il est l'auteur d'une chronique (Tarikh) en 25 vol., qui contient l'histoire des musulmans pendant les huit premiers siècles de l'hégire. La bibliothèque de Vienne en possède 9 volumes, qui vont de 1108 à 1309. Jourdain en a traduit de longs extraits relatifs aux croisades. « Ibn al-Forat, dit-il, ne se distingue ni par son style, ni par sa critique. Il raconte les faits d'une manière très-prolixe, mettant à la suite les uns des autres les récits souvent opposés d'un même fait, relatés par divers écrivains, sans en établir la vérité. »

IBN-AL-MOKAFFA (Abd-Allah), écrivain persan dont le véritable nom était **Rouzbeh**, mort en 757 de notre ère. Il abandonna le magisme pour embrasser l'islamisme, fit preuve d'une orthodoxie douteuse, ce qui lui attira des ennemis puissants, en accrut le nombre par son humeur sarcastique et finit par s'attirer la colère de Mansor, qui ordonna au gouverneur de Basrah de le faire mourir. Ce dernier, dont Ibn-al-Mokaffa s'était attiré la haine, le fit couper en morceaux. Il a traduit en arabe plusieurs ouvrages persans, et en persan *Calila et Dimna* ou *Fables de Bidpaï*. C'est d'après cette version qu'ont été faites les nombreuses traductions de ce célèbre ouvrage dans les divers idiomes de l'Orient et de l'Occident.

IBN-AL-OUARDY ou **AL-WARDY** (Abou-Hafs-Zeïn ed-Din Omar), poëte et géographe arabe, mort à Alep en 1350 de notre ère. Il fut quelque temps lieutenant du juge de cette ville, puis se livra entièrement à la composition de ses ouvrages, dont les principaux sont : un abrégé de la *Chronique* d'Aboulféda, un petit poëme sur la grammaire et surtout sa géographie intitulée *Perle des merveilles*. Plusieurs parties de ce dernier ouvrage, qui est fort estimé, ont été publiées. La Bibliothèque nationale en possède neuf manuscrits.

IBN-COTAIBAH ou **COTEIBAH** (Abou-Mohammed Abdallah-ben-Moslim-ad-Dineweri-al-Merwezi), historien et philologue arabe, né à Bagdad en 829 de notre ère, mort dans cette ville en 883. Il remplit quelque temps les fonctions de cadi à Dinawer (Perse), enseigna avec succès les traditions à Bagdad, et écrivit sur la jurisprudence et les sciences plus de quarante ouvrages, dont les plus importants sont : *Livre des notices sur l'histoire* (*Kitab al-Maarif fi Tarikh*), comprenant l'histoire et la généalogie des Arabes; il a été publié par Wüstenfeld à Gœttingue (1850, in-4°); *Source de renseignements*, traitant de politique, de morale, de science; *Instruction de l'écrivain* (*Edeb al Katib*), traité d'orthographe et de grammaire, dont un fragment, traduit par Sprenger, a été publié dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale* (1848); *Traditions sur le principat*, dont on trouve deux fragments dans la *Bibliotheca arabo-sicula* (Leipzig, 1855-1856).

IBN-EL-AWAM (Abou-Zaccaria-Yahia-ben-Mohammed-ben-Ahmed), écrivain arabe du XIIe siècle de notre ère. Il s'adonna à la culture de plusieurs plantes utiles, aujourd'hui inconnues en Espagne, dans une campagne, appelée Alxarafe, près de Séville, et composa un ouvrage intitulé *Livre d'agriculture*, qui a été traduit en espagnol et publié à Madrid (1802, 2 vol. in-fol.), avec le texte arabe. Ce traité, aussi intéressant que remarquable, contient les meilleurs préceptes d'agriculture usités chez les divers peuples de l'antiquité et du moyen âge. On y trouve cités plus de cent écrivains grecs, latins, chaldéens, persans, africains et arabes-espagnols.

IBN-FAREDH, célèbre poëte arabe. V. IBN-AL-FARIDH.

IBN-FERAT, historien arabe. V. IBN-AL-FORAT.

IBN-KHALDOUN (Valy ed-Din-Abou-Zeya Abd-Alrahman), surnommé **Hadhramy** et **Aschbyly**, célèbre écrivain arabe, né à Tunis en 1332 de notre ère, mort au Caire en 1406. Il se livra, dans sa ville natale, à l'étude des traditions, du Coran, de la jurisprudence, de la grammaire, de la poésie, voyagea en Espagne, où il composa quelques traités et des poésies, puis, de retour dans sa patrie, il remplit, près du souverain de Tunis, un emploi qui consistait à écrire en gros caractères le devise du prince sur les actes du gouvernement. Par la suite, il passa au service du roi de Fez, dont il gagna la faveur, et, de Fez, se rendit en Egypte (1382). S'étant fixé au Caire, il s'y adonna à l'enseignement, acquit une grande réputation et devint chef des cadis de la secte de Malec en Egypte. L'intégrité dont il fit preuve dans ces hautes fonctions lui attira de nombreux ennemis parmi les puissants : aussi fut-il, à diverses reprises, destitué, puis réintégré dans sa charge. Lorsque Tamerlan, maître de la Mésopotamie et de la Perse, voulut s'emparer de la Syrie, le sultan d'Egypte, possesseur de ce dernier pays, marcha à la rencontre du conquérant pour s'opposer à ses progrès. Ibn-Khaldoun l'accompagna dans cette expédition. On raconte qu'il demanda à être présenté à Tamerlan, campé devant Damas, s'attira ses bonnes grâces par le charme de sa conversation, lui fit assez bassement sa cour et obtint de lui la permission de retourner au Caire. C'est dans cette ville qu'il termina sa vie, remplissant encore, à l'âge de soixante-seize ans, les fonctions de grand cadi. Ibn-Khaldoun a composé un traité de logique, un traité de la religion musulmane et divers écrits sur la littérature et la jurisprudence qui ne nous sont pas connus. L'ouvrage qui a fondé la réputation de cet écrivain en Orient et en Occident est son fameux *Livre des exemples instructifs* (*Kitab alibar oua diwan al-mobtada oua alkhabar, etc.*), également connu sous le titre de *Tarikh Ibn-Khaldoun* ou d'*Annales d'Ibn-Khaldoun*.

Le *Kitab alibar* se compose de quatre parties distinctes. La première, intitulée *Mocaddama* (Prolégomènes), forme un traité séparé, d'une importance telle, qu'il est regardé par les mahométans comme l'ouvrage le plus propre à former un homme d'Etat. Pour en donner une idée, nous empruntons à Sylvestre de Sacy l'analyse qu'il en a faite : « Après un court avertissement, qui indique le sujet du livre et son plan, dit le savant orientaliste, vient une préface où l'auteur traite de l'utilité de l'histoire, de la manière de l'écrire, et de la critique historique. Ibn-Khaldoun y indique les diverses sources des erreurs dans lesquelles peuvent tomber ceux qui écrivent l'histoire. A cette occasion, il discute plusieurs faits importants de l'histoire ancienne des Israélites et des Arabes, ainsi que de l'histoire des califes, et il fait voir l'invraisemblance de divers récits répétés par la plupart des historiens. Des considérations générales sur l'origine de la société, qui est naturelle à l'homme, ouvrent la première section. A ces considérations succèdent une description succincte du globe et des réflexions sur l'influence physique que la diversité des climats, de l'air, du sol, de la diète exerce sur l'homme. Cette première section se termine par un long chapitre sur toutes les manières naturelles ou artificielles de connaître les choses secrètes ou futures, sur les révélations, les visions, les sorts, etc. Dans la deuxième et la troisième section, la société et la civilisation sont considérées dans leur état chez les peuples nomades et les Bédouins, c'est-à-dire les habitants du désert, et particulièrement chez les Arabes; le passage de la société de famille à la formation des tribus et à leur confédération, le genre de gouvernement, de domination, de conquête propre à cette constitution de la société; l'influence nécessaire de la religion sur la formation des grands empires parmi les Bédouins; la manière dont se forment ces empires, leurs limites naturelles, leur durée, les conditions nécessaires à leur conservation, les causes de leur destruction, la condition des princes, celle des sujets; les diverses natures d'autorité souveraine, etc., tels sont les principaux objets traités dans ces deux sections. L'auteur parcourt ensuite toutes les parties essentielles de l'administration, le gouvernement général, la cour, la justice, la religion, les finances, l'impôt, la guerre, le commerce; puis il traite des vices qui s'introduisent dans le gouvernement, de leurs effets, des remèdes qu'on peut y apporter et de la ruine inévitable qu'ils entraînent à la longue. La quatrième section considère l'état de la société et de la civilisation chez les hommes réunis en grandes masses dans les villes, réunion qui prend sa source dans la tendance vers la monarchie temporelle. Cet état de la société favorise les arts, le luxe et l'accumulation des richesses; il est, dans l'ordre de la civilisation, le dernier degré, et touche de près à la décadence et la destruction des sociétés et des Etats. Dans la cinquième section, l'auteur traite du travail en général, considéré comme moyen de production et d'acquisition des choses nécessaires à la subsistance de l'homme, des diverses professions libérales ou mécaniques... Enfin, dans la sixième section, qui forme plus du tiers de l'ouvrage, Ibn-Khaldoun parcourt tout le domaine de la science et ses diverses branches; il en présente le système encyclopédique, la classification et les divisions. C'est dans cette sixième section, qui manque dans beaucoup de manuscrits, que Hadji-Khalfa a puisé les articles, concernant les diverses sciences, dont il a enrichi son grand dictionnaire bibliographique. Toutes les parties de l'ouvrage dont on vient de lire une analyse bien imparfaite sont entremêlées d'une multitude de faits curieux et d'exemples instructifs, pris chez les Arabes, les Persans, les Berbers et chez d'autres nations anciennes et modernes. On ne peut en le lisant que concevoir une très-haute idée de la justesse d'esprit d'Ibn-Khaldoun, de sa sagacité, de son érudition, de la variété et de l'étendue de ses connaissances. » Les *Prolégomènes*, qu'on ne trouve dans les bibliothèques de l'Europe que depuis le commencement de ce siècle, ont été traduits en turc, sous le règne d'Amurat III, par Mohammed-Pirizadé. Ce traducteur s'est attaché à rétablir les liaisons qui manquaient dans l'original, à rendre le style plus naturel et plus clair, et a augmenté d'un tiers au moins le texte original. Sylvestre de Sacy en a inséré des fragments dans sa *Chrestomathie arabe*, et Quatremère en a publié le texte dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*.

La seconde partie de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun comprend l'histoire universelle, depuis la création jusqu'à Mahomet. On trouve dans ce travail un esprit de sévère critique fort rare chez les écrivains arabes.

La troisième partie est l'*Histoire des Berbers*, des indigènes d'Afrique, des Arabes établis en Afrique et en Espagne. Le texte de cette partie, fort considérable, a été publié par M. de Slane, à Alger (2 vol. in-8°). Ce savant en a donné une traduction française (1852-1856, 4 vol. in-8°).

Enfin la quatrième partie, qui forme 2 vol. in-4°, est le tableau des dynasties musulmanes répandues dans les diverses parties du monde. M. Noël des Vergers en a publié deux chapitres (texte et traduction), sous le titre d'*Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites et de la Sicile sous la domination musulmane* (Paris, 1841, in-8°).

Le grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun n'est connu de l'Europe que depuis quelques années, et encore n'en possède-t-on aucun exemplaire complet. Le style en est tantôt concis, tantôt diffus. On y trouve des mots nouveaux ou des mots détournés de leur véritable sens, défauts qui ont fait longtemps négliger ce travail qui présente un si haut intérêt.

IBN-KHALLIKAN ou **KHILCAN** (Chems-ed-Din-Abou'l-Abbas Ahmed), célèbre écrivain arabe, né à Arbèles, près du Tigre, en 1211 de notre ère, mort en 1282. Il appartenait à l'illustre famille des Barmécides. Il reçut une éducation brillante, à laquelle prirent part plusieurs hommes distingués, notamment l'historien Bohn-ed-Din, étudia les langues, l'histoire, la jurisprudence, la littérature, les œuvres des poëtes, voyagea en Syrie, en Egypte, et devint substitut du grand cadi du Caire, puis grand cadi de Damas (1261). Bien qu'il remplît ces fonctions avec autant d'intégrité que de talent, il fut destitué en 1270. Il retourna alors en Egypte, où il s'adonna à l'enseignement, fut de nouveau, à deux reprises (1277-1281), réintégré dans le poste de grand cadi de Damas, puis destitué encore une fois, et il mourut dans un état voisin de l'indigence. Ibn-Khallikan est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est un recueil alphabétique des vies des hommes illustres de l'islamisme, intitulé *Vefayat alyan oua anba abna alzeman* (les *Décès des hommes éminents et les histoires des hommes de ce siècle*). Ce dictionnaire, commencé au Caire, en 1256, et que l'auteur ne cessa d'augmenter jusqu'à sa mort, comprend 865 articles. On n'y trouve pas les biographies des compagnons de Mahomet et des califes, dont l'histoire est généralement connue. « Ibn-Khallikan a joint, dit Sylvestre de Sacy, aux détails historiques qui concernent les personnages célèbres dont il écrivait la vie, beaucoup d'anecdotes littéraires et un grand nombre de fragments de poésie ou de prose rimée, qui jettent dans son travail une agréable variété, mais présentent souvent aux lecteurs de grandes difficultés, surtout à cause des fautes nombreuses que commettent les copistes dans ces fragments que le plus souvent ils ne comprennent point. » Cet important ouvrage atteste la grande érudition historique, bibliographique et littéraire de son auteur, son remarquable esprit de critique et l'habileté avec

laquelle il fixe l'époque des événements. Wüstenfeld en a donné une édition autographiée à Gœttingue. M. de Slane a publié, à Paris, en 1841, 1 vol. du texte, comprenant à peu près la moitié de l'ouvrage, et donné les deux premiers volumes (1842-1843) d'une traduction anglaise.

IBN-MOCLAH (Abou-Ali-Mohammed ben-Ali), homme d'Etat arabe, né à Bagdad en 885 de notre ère, mort en 940. Il remplit les fonctions de collecteur d'impôts dans le Fars, puis fut successivement grand vizir sous les califes Moctadir (929), Cahir-Billah (933), à la chute duquel il prit part, et Radhi-Billah, qui le fit mettre à la torture et le condamna à rendre au trésor un million de dinars. Cette mésaventure fut loin d'avoir pour résultat de dégoûter Ibn-Moclah du pouvoir. Par ses intrigues il parvint à reprendre le poste de grand vizir (938), et s'efforça de renverser Ibn-Raïk, qui, sous le titre d'*émir al-omra* (prince des princes), était devenu le chef véritable du gouvernement. Mais le calife prévint ce dernier, qui fit d'abord couper la main droite à Ibn-Moclah, puis la langue, et finit par le faire mourir de faim. Ibn-Moclah jouissait d'une assez grande réputation comme poëte, et surtout comme calligraphe; ce fut lui, dit-on, qui perfectionna le caractère neskhi.

IBN-ROSCHD, célèbre philosophe arabe. V. AVERRHOÈS.

IBN-SCHOHNAN ou **IBN-AS-SCHINEH** (Zéin-ed-Din-Abou'l-Welid-Mohammed-ben-Mohammed-Halebi), historien arabe et jurisconsulte de la secte des hanéfites, né à Alep, mort en 1415 de notre ère. Il fut juge suprême (cadhi al-Codhat) à Alep et au Caire. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de droit et d'histoire, dont les principaux sont : *Raudh al-Monatzir*, etc. (*Jardin des aspects*, ou la *Science des principes et des fins*), histoire des Perses, des Pharaons, des Arabes, des musulmans, terminée par une dissertation sur la fin du monde, d'après les traditions prophétiques; *Al-Mobtegha*, abrégé de l'ouvrage précédent; *Perles choisies* ou *Histoire d'Alep* (*Dorr-al-Montekheb fi tarikh Haleb*), etc. — Son fils, MOHIBB-ED-DIN-ABOU'L-FADHL-MOHAMMED-BEN-ABIL-WELID, mort en 1485 de notre ère, remplit également les fonctions de juge suprême. Il écrivit quelques ouvrages de jurisprudence.

IBN-SINA et quelquefois **EBN-SINA**, corruption de AVICENNE.

IBN-THOFÉIL ou **THOPHAIL** (Abou-Bekr-ou Abou-Djafar-Mohammed-ben-Abdalmélik al-Kaïsi al-Berschani), philosophe arabe, né à Berschan, près d'Almeria (Espagne), mort à Maroc en 1188 de notre ère. Il exerça la profession de médecin, puis devint secrétaire du sultan Abd-al-Moumin. Ibn-Thoféil était très-versé dans les sciences et dans la philosophie. On a de lui, outre une élégie (Cassidet) sur la prise de Kafsa (1161), un roman philosophique, *Haï-Ibn-Yokdhan*, dont le héros a des analogies frappantes avec le Robinson de de Foë. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues, notamment en latin, par Ed. Pococke, sous le titre de *Philosophus autodidactus*, avec le texte (Oxford, 1671, in-4°), et en anglais, par Ockley (1709, in-4°).

IBN-WASIL (Mohammed-ben-Salem), savant arabe, né à Hamah (Syrie), mort dans cette ville en 1268 de notre ère. Il acquit une grande réputation par son savoir encyclopédique, fut longtemps cadi dans sa ville natale, s'adonna avec succès à l'enseignement, et fut chargé, en 1250, d'une mission diplomatique en Italie auprès du roi Mainfroi, fils de Frédéric II. Ses principaux ouvrages sont : *Tarykh Salchy*, histoire du sultan El-Melik-Assalih; *Moferredj-el-Koroub*, histoire des Ayoubites, et divers traités de jurisprudence, de grammaire, de logique, etc.

IBN-YOUNIS (Aly-ben-Abdel-Rahman), célèbre astronome arabe, né en 979 de notre ère, mort en 1008. Il appartenait à une famille noble. Grâce au calife Azyz, il put suivre son goût pour les sciences et devenir le meilleur des astronomes de son pays. Il fit, dans un observatoire près du Caire, de savantes observations, qu'il a consignées dans un remarquable ouvrage, connu sous le nom de *Zydj-Ibn-Younis* (*Table* d'Ibn-Younis) ou de *Zydj-Hâkèmy* (*Table hâkémite*). La Bibliothèque nationale de possède un manuscrit, dont Gaussin a donné un extrait dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi.*

IBN-ZÉIDOUN (Abou'l-Welid-Ahmed-ben-Abdallah al-Makhzoumi al-Andalousi al-Corthobi), poëte arabe, né à Cordoue en 1007 de notre ère, mort à Séville en 1071. Il était fils d'un jurisconsulte. Ses talents poétiques lui valurent d'être reçu à la cour du calife de Cordoue, Mohammed III Mostakfi. Là, il se fit remarquer entre tous par la belle Welladet, fille du calife, qui, après la mort de son père, s'entoura de tout ce qu'il y avait de lettrés et de savants à Cordoue. La faveur dont il jouit auprès de cette princesse faillit lui être fatale. Accusé d'avoir avec elle des relations dont la poésie n'était pas l'unique objet, il fut jeté en prison, parvint à s'échapper, gagna Valence, puis Séville, et devint vizir de Motadhid-Billah (1049). On a de lui un poëme, publié par Reiske, en arabe et en latin, sous le titre de *Abil Walidi Ibn Zeidani Risalet, seu epistolium* (Leipzig, 1755, in-4°). C'est une sorte de lettre poétique, écrite au nom de la princesse Welladet, contre leur persécuteur, le vizir Ibn-Abdous. Cette composition célèbre est très-difficile à entendre, dit Beauvois, « à cause de la boursouflure du style et des allusions historiques dont elle est remplie. »

IBOS, village et comm. de France (Hautes-Pyrénées), canton N., arrond. et à 7 kilom. de Tarbes, au pied de collines boisées; 1,945 hab. Belle église de diverses époques, dont la tour romane, élevée de quatre étages, servait autrefois de donjon.

IBRAHIM (NAHR-), l'ancien *Adonis*, rivière de la Turquie d'Asie (Syrie). Elle sort d'une grotte profonde, se dirige vers le S.-O. et se jette dans la Méditerranée, au S. de Djebaïl, après un cours de 25 kilom.

IBRAHIM-ROUD, rivière de Perse qui prend sa source sur les frontières du Beloutchistan, coule au S.-O., traverse le Kerman, et se jette dans le golfe Persique, à 53 kilom. S.-E. de l'île d'Ormuz, après un cours de 450 kilom.

IBRAHIM, calife de la dynastie des Ommyades, fils de Walid Ier. Il succéda à son frère Yézid III en 744 de notre ère et ne régna que quelques mois. Attaqué aussitôt après son avénement par un des membres de sa famille, Merwan, gouverneur de la Mésopotamie et de l'Arménie, il fut complétement battu, et se vit contraint de fuir de Damas, qui ouvrit ses portes au vainqueur. Les historiens diffèrent sur son genre de mort. Selon les uns, il mourut naturellement; selon d'autres, il fut tué trois mois après son abdication; d'autres enfin le font vivre jusqu'en 750.

IBRAHIM (Abou-Ishak), calife abbasside, frère du célèbre Haroun-al-Raschid, né en 779 de notre ère, mort en 839. Il fut proclamé, en 817, sous le nom de **Mobarek** (le béni), après la déposition de son neveu Mamoun. Il perdit sa popularité en laissant ses troupes se livrer à des actes de pillage, mit à la tête de son armée Isaben-Mohammed, qui le trahit, se vit contraint d'abdiquer en 819, parvint quelque temps à se cacher sous un déguisement, fut arrêté et conduit devant Mamoun, qui était revenu à Bagdad et avait repris possession du trône. Ce dernier lui pardonna et en fit le compagnon de ses plaisirs. Sans aucune capacité politique ni militaire, Ibrahim avait, comme homme privé, des talents fort remarquables. Il excellait dans la musique et dans le chant et était un poëte des plus distingués.

IBRAHIM Ier (Abou-Abdallah), fondateur de la dynastie des Aglabides en Afrique et en Sicile, mort en 812 de notre ère. Il était fils d'un Arabe nommé Aglab, qui a donné son nom à ses descendants. Investi par le calife Haroun-al-Raschid du gouvernement de l'Afrique, il travailla à se rendre indépendant, se fit de nombreux partisans par sa libéralité, gagna l'affection du peuple en diminuant le poids des impôts, affermit son pouvoir par des alliances, se rendit maître des pays qui formèrent plus tard les Etats de Tripoli, d'Alger et de Tunis et se fit proclamer souverain en 809, après la mort du calife. Ibrahim se débarrassa alors de deux compétiteurs gênants et régna paisiblement jusqu'à sa mort. Il aimait les arts et les sciences et ne se distingua pas moins par son éloquence que par la régularité de ses mœurs.

IBRAHIM II (Abou-Ishak), souverain de la dynastie des Aglabides. Il régna de 875 à 902. A la mort de son frère Mohammed II, il usurpa le trône sur son neveu, se fit d'abord remarquer par des actes de justice, fonda, en 876, Rakkadah, qui devint sa capitale, acheva de conquérir la Sicile, puis se forma une garde considérable d'esclaves noirs et put alors développer sans entraves la perfidie et la férocité de son caractère. Par ses atrocités, il provoqua dans les principales villes de l'Afrique, Alger, Tunis, etc., des révoltes qu'il comprima dans le sang. « Indignées de tant d'atrocités, dit Audiffret, les troupes du tyran désertent, et il est forcé de renoncer à son expédition d'Egypte. Personne n'est désormais à l'abri de ses sombres fureurs. Après avoir immolé ses esclaves, ses courtisans, ses concubines, il égorge de sa propre main ses huit frères et encore seize jeunes filles qui lui étaient nées de ses diverses femmes et dont il envoie les têtes à sa mère! Enfin Ibrahim ne cessa de répandre le sang que lorsqu'il se vit presque seul dans son palais. » Vers la fin de sa vie, torturé par les remords, il essaya de les calmer en faisant un grand nombre de fondations pieuses, et mourut en revenant d'un voyage en Sicile.

IBRAHIM Ier (Melik-el-Mowaied Zahir ed-Daulah Abou'l-Modhaffer), sultan de la dynastie des Ghaznévides, surnommé **Séid-al-Salathin** (le seigneur des sultans). Il régna de 1058 à 1099, succéda à son frère Djâgar-Daoud, fit la paix avec le sultan de Perse, à qui il céda le Khoraçan, recula ses frontières vers le sud, augmenta ses possessions dans l'Inde à la suite d'une expédition qu'il commanda lui-même, fonda plusieurs villes et fit construire un grand nombre d'hôpitaux, de colléges, de mosquées, etc. Ce prince, qui fut le plus sage, le plus juste, le plus bienfaisant de sa dynastie, mourut universellement regretté après un règne de quarante ans. Il eut trente-six fils, qui se signalèrent par leurs talents dans les armes et dans les sciences, et dont l'un, Masoud III, lui succéda.

IBRAHIM, empereur de l'Indoustan de 1517 à 1526. Il succéda à son père Iskander, s'aliéna ses sujets par son orgueil insupportable, fit mettre à mort son frère, qui s'était mis à la tête des mécontents, exaspéra les esprits par des mesures de rigueur, suscita de nouvelles révoltes qu'il comprima dans le sang, et fut tué à la bataille de Pannipout, qui mit fin à la domination des Afghans dans l'Indoustan.

IBRAHIM, sultan ottoman, né en 1615 de notre ère, mort en 1648. Il fut proclamé empereur en 1640, après la mort de son frère, le cruel Amurath IV. A peine ce prince, qui avait contrefait l'imbécile pour ne pas être victime de la sanguinaire fureur d'Amurath, fut-il parvenu au trône, qu'il s'abandonna à une débauche effrénée. Abruti par les excès, il laissa le pouvoir à sa mère Kœsem et à ses favoris, dilapida les finances, occasionna plusieurs révoltes par sa tyrannie, et finit par être déposé, puis étranglé. Pendant son règne de neuf ans, il avait fait la guerre aux Vénitiens et pris la Canée. Il eut pour successeur son fils, Mohammed IV.

IBRAHIM, grand vizir ottoman, mort en 1535 de notre ère. Il était d'origine génoise. Pris par des corsaires, il fut conduit, fort jeune encore, à Constantinople, élevé dans la religion musulmane et incorporé dans les janissaires. Pendant une révolte qui éclata dans ce corps sous le règne de Soliman II, il se rangea du côté du pouvoir impérial et attira ainsi l'attention du sultan, qui en fit bientôt après son grand vizir. Ibrahim se signala à tel point par son intrépidité, pendant une guerre contre la Hongrie, que le sultan lui donna, en 1527, une de ses sœurs en mariage. Il apaisa ensuite une sédition dans la Natolie, empêcha le massacre des habitants d'Alep, qui s'étaient révoltés, conseilla, contre l'avis de la sultane favorite Roxelane, une expédition en Perse, dont l'issue fut malheureuse, entretint des intelligences avec l'Autriche, et tomba pour ce fait dans la disgrâce de son souverain, qui le fit étrangler pendant son sommeil.

IBRAHIM, célèbre jurisconsulte ottoman, né à Alep, mort en 1549 de notre ère, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Il se rendit à Constantinople, où il fut iman, prédicateur et professeur à la mosquée du sultan Mohammed. Il fit paraître, sous le titre de *Multeka-al-Abkar* (*Confluent des mers*), un recueil qui comprend le texte des lois, les décisions, commentaires, opinions des six classes d'imans ou docteurs reconnus orthodoxes. « Ce code, dit Mouradgea d'Ohsson, qui tient en même temps lieu de droit canon, est presque le seul livre de jurisprudence observé dans l'empire. Il embrasse, avec toutes les pratiques du culte extérieur, les lois civiles, criminelles, morales, politiques, judiciaires, fiscales, somptuaires et agraires. »

IBRAHIM, vizir ottoman, mort en 1590. Il était né en Dalmatie, commença à servir dans les janissaires, devint ensuite pacha d'Egypte (1585), et fit, dans une expédition contre les Druses, un immense butin, qu'il envoya au sultan Amurath. Celui-ci, pour lui témoigner sa satisfaction, l'appela auprès de lui, le créa vizir et le fit marier avec une de ses filles. Par son adresse à flatter les passions de son maître, il conquit entièrement ses bonnes grâces, reçut le commandement en chef des armées, montra son incapacité dans une guerre contre la Perse, reçut le pachalik de la Roumélie, conseilla au sultan d'altérer le titre des monnaies, mesure qui amena un soulèvement général, et fut abandonné par son maître à la fureur des émeutiers, qui lui tranchèrent la tête en présence du sultan.

IBRAHIM-BEY, chef des mameluks, surnommé **El Kébir** (le Grand), né en Circassie vers 1735, mort en 1816. Il fut amené comme esclave en Egypte, puis enrôlé dans les mameluks, devint le favori de Mohammed-Bey, et s'empara du pouvoir à sa mort, mais dut le partager avec Mourad-Bey, son compétiteur. Ayant voulu s'affranchir de la suzeraineté de la Porte, ils eurent à lutter contre plusieurs expéditions envoyées contre eux (1786-1787), parvinrent à les repousser; mais des vexations exercées contre des négociants français leur suscitèrent un ennemi plus redoutable. En 1798, une armée française débarquait en Egypte, et s'emparait en peu de temps du pays. Pendant que son collègue guerroyait à la tête des mameluks, Ibrahim, plus spécialement chargé des affaires civiles, essayait vainement la voie des négociations. Retiré dans la haute Egypte, il reparut au moment de la bataille d'Héliopolis, en 1800, surprit le Caire, où il ne put se maintenir, fit d'inutiles tentatives pour ressaisir le pouvoir après le départ des Français, refusa plus tard de se soumettre à Méhémet-Ali, échappa comme par miracle au massacre des mameluks en 1811, finit par se réfugier dans la Nubie et mourut à Dongolah.

IBRAHIM-EL-HAMI-PACHA (Ibrahim le Sévère), homme d'Etat égyptien, né au Caire en 1836. Il fut élevé par un précepteur anglais. Fils aîné du vice-roi Abbas, il entra de bonne heure dans les affaires publiques, devint ministre de la guerre en 1853 et épousa une des filles du sultan. Pendant un voyage qu'il fit à Londres, son père mourut et il trouva, à son retour, Mohammed-Saïd proclamé vice-roi d'Egypte, malgré un parti puissant qui voulait le porter au trône. A partir de ce moment, Ibrahim-el-Hami a vécu dans la retraite.

IBRAHIM-KHAN-OGLI, grand vizir ottoman, né au commencement du XVe siècle de notre ère. Il remplit ces hautes fonctions, sous le règne de Mohammed Ier, avec une sagesse qui l'a fait surnommer l'**Ulysse** des Ottomans. A la mort du sultan, en 1421, il tint cet événement secret pendant quarante et un jours, afin d'empêcher les pachas de province de se révolter et fit prévenir Amurath II, fils de Mohammed, alors à Amasie, d'accourir pour prendre possession du trône. En récompense de cet éminent service, le nouveau sultan lui donna le titre de Khan et l'exempta, lui et ses descendants, de toute contribution publique. Les descendants d'Ibrahim-Khan-Ogli devinrent administrateurs des biens attachés aux mosquées et employèrent leurs immenses richesses à des actes de bienfaisance.

IBRAHIM-MOLLAH, capitan-pacha ottoman, mort en 1713 de notre ère. Le sultan Achmet III, se promenant un jour, sous un déguisement, à Constantinople, entendit Ibrahim se plaindre, dans un lieu public, de ce que la marine impériale ne faisait aucune prise. Nommé le lendemain commandant d'une galère, Ibrahim revint peu de temps après avec une galiote génoise et une barque maltaise. Le sultan l'éleva alors au grade de capitan-pacha, et l'appela, en 1713, au poste de grand vizir; mais Ibrahim, qui était aussi grossier que brave, tomba cette année même en disgrâce et fut étranglé.

IBRAHIM-PACHA, prince égyptien, né à Cavalla (Roumélie) en 1789, mort au Caire en 1848. Selon les uns, il était le fils aîné de Méhémet-Ali, selon d'autres, simplement son fils adoptif. A peine âgé de seize ans, il fut placé à la tête des troupes chargées de pacifier la haute Egypte et de s'opposer aux incursions des Arabes nomades. En 1816, il succéda à son frère Joussour-Pacha dans le commandement de l'armée qui marcha contre les Wahabites, conduisit à Médine ses troupes, à qui il imposa une sévère discipline, battit l'ennemi et s'empara, après un siége de trois mois, de la ville d'El-Bass. Après être devenu maître de la province d'El-Kassym, Ibrahim prit Shakra, arriva ensuite devant Derjeh, capitale des Wahabites, et força leur chef Abdallah à capituler (1819). Cette brillante campagne lui valut le titre de pacha et le rendit si célèbre en Orient que, sur la demande du sultan, Méhémet-Ali résolut de l'envoyer contre les Grecs insurgés pour conquérir leur indépendance. Mis, vers la fin de 1824, à la tête de 18,000 fantassins et 2,000 cavaliers, embarqués pour aller opérer leur jonction avec la flotte turque, Ibrahim, après quelques mouvements sans importance, se préparait à prendre l'offensive lorsqu'il fut rencontré par l'amiral Miaulis, le 25 novembre 1824, près de l'île de Candie. Vivement attaqué, il se retira sur Rhodes après avoir perdu environ la moitié de sa flotte, qu'il ravitailla ensuite avec les renforts que lui envoya Méhémet-Ali. En février 1825, il débarqua à Modon avec 10,000 hommes et commença par s'emparer de Navarin, qu'il attaqua par terre et par mer. La capitulation qui lui ouvrit les portes de cette ville fut remarquée comme le premier exemple de modération dans cette guerre sanglante, et elle fut fidèlement exécutée. Grâce à son caractère élevé, ou à une saine politique, dirigée, dit-on, par des conseils étrangers, Ibrahim affectait les sentiments les plus généreux; il offrait aux Grecs du service et la perspective d'un gouvernement indépendant; il engageait les paysans à rentrer dans leurs villages en les assurant de sa protection; il se flattait ainsi d'amener les chefs à une conciliation en leur offrant une amnistie et les premiers emplois; mais ses offres furent repoussées, et la guerre devint ce qu'elle avait été avec les Turcs, une guerre à mort. Ayant divisé son armée en trois colonnes, il envoya la première s'emparer d'Arcadia, dont la garnison fit une résistance héroïque, et les deux autres entrèrent dans Calamata, pillant, ravageant tout le pays qu'elles parcouraient, et n'épargnant que les femmes et les enfants destinés à être vendus. Le 20 juin, Ibrahim entra à Tripolitza, tenta ensuite, mais infructueusement, de s'emparer de Nauplie de Romanie, où siégeait le gouvernement, et alla incendier Argos au commencement du mois de novembre 1825. Méhémet-Ali lui ayant envoyé de nouveaux renforts, Ibrahim marcha sur Missolonghi, alors le boulevard de l'insurrection, et s'en empara. Il était déjà maître de presque tout le Péloponèse quand les flottes alliées, française, anglaise et russe, détruisirent la flotte turco-égyptienne mouillée dans le golfe de Navarin, pour l'empêcher d'agir contre les Grecs. Ibrahim, qui était alors dans l'intérieur de la Morée, arriva quatre jours après la destruction de la flotte. Il se vit alors bloqué dans la Morée avec 12,000 hommes. Comme il pouvait prolonger la lutte, il refusa d'évacuer le pays; mais ayant reçu de Méhémet-Ali l'ordre de traiter pour l'évacuation de la Morée, il conclut avec les amiraux de Rigny, Heyden et le général Mason la capitulation la plus honorable. Enfin, le 26 septembre 1828, la Grèce vit s'éloigner la première division d'une ar-

mée qui lui avait fait tant de mal, et, trois semaines après, l'évacuation fut complète. Ibrahim arriva le 10 octobre devant le Caire, où il fut reçu par Méhémet-Ali. Vivement frappé de la supériorité de la tactique européenne, et surtout de celle de la cavalerie régulière, Ibrahim s'occupa alors d'organiser sur ce modèle des régiments de cavalerie, et bientôt Méhémet-Ali posséda une armée disciplinée, pendant que les désastres de la flotte égyptienne à Navarin étaient réparés par les soins d'un ingénieur français, M. de Cerisy. Quatre ans s'écoulèrent avant qu'Ibrahim, que le sultan Mahmoud avait fait émir de La Mecque, fût appelé de nouveau au commandement d'une armée active. Il y avait longtemps déjà que Méhémet-Ali convoitait la Syrie. Une querelle avec Abdallah, pacha de Saint-Jean d'Acre, lui servit de prétexte pour envahir ce pachalik, et Ibrahim fut chargé de s'emparer de Saint-Jean d'Acre. Le choléra, qui éclata en Egypte, suspendit momentanément l'expédition, qui ne quitta l'Egypte que le 2 novembre 1831. Ce fut en vain que Mahmoud somma les deux adversaires d'exposer devant lui leurs griefs; Méhémet-Ali ordonna à son fils de poursuivre son expédition. Celui-ci soumit rapidement Gaza, Jaffa et Caïffa, puis vint mettre le siége devant Saint-Jean d'Acre, qu'il prit après un siége de six mois, le 27 mai 1832. Méhémet-Ali ordonna alors à son fils de poursuivre sa victoire en vue de soumettre la Syrie tout entière. Sur ces entrefaites, le sultan Mahmoud, considérant la conduite de Méhémet-Ali comme un acte de rébellion contre son autorité, prononça sa déchéance et envoya contre lui une armée sous les ordres de Hussein-Pacha. Ibrahim arrivait, le 14 juin 1832, devant Damas, lorsqu'il se trouva en face des troupes turques; il les vainquit sans difficulté, prit Damas, puis se dirigea sur Alep, et, chemin faisant, il rencontra 20,000 Turcs qu'il battit complétement (18 juillet). Cette victoire compléta la soumission de la Syrie. Méhémet-Ali ordonna alors à son fils de franchir le Taurus et de pénétrer en Asie Mineure. Celui-ci battit encore Hussein-Pacha au défilé des Portes Syriennes et lui fit 2,000 prisonniers. Le sultan, alarmé de l'invasion de l'Asie Mineure, envoya au-devant du vainqueur Reschid-Pacha à la tête d'une armée de 60,000 hommes. Reschid livra bataille aux Egyptiens le 20 décembre 1832, à Konieh, et fut complétement défait par Ibrahim. Celui-ci pouvait facilement marcher sur Constantinople; mais, sur l'ordre de son père, il s'arrêta. Les puissances européennes eurent le temps d'intervenir, et, par le traité de Kutaieh (14 mai 1833), le sultan céda à Méhémet-Ali le gouvernement de la Syrie et le pachalik d'Adana. Mais, des deux côtés, cette convention n'était que provisoire. Mahmoud était bien décidé à reprendre ce qu'on l'avait forcé de donner, et, de son côté, Méhémet-Ali comptait bien ne pas s'arrêter en si beau chemin. Les hostilités ayant recommencé, Ibrahim battit encore les Turcs à Nezib (le 24 juin 1839). Mais les grandes puissances intervinrent encore une fois pour empêcher la dislocation de l'empire ottoman et s'engagèrent, par le traité de Londres (15 juillet 1840), à réduire Méhémet-Ali. Une flotte anglaise, après avoir bombardé Beyrouth et Saint-Jean d'Acre, s'apprêtait à bombarder Alexandrie, lorsque Méhémet-Ali consentit à abandonner la Syrie (27 novembre 1840). Ibrahim, qui voyait pour la seconde fois la politique lui enlever le fruit de ses victoires, revint alors en Egypte et fut désigné comme devant succéder à Méhémet-Ali. En 1845, pour rétablir sa santé, il visita l'Italie, le midi de la France, Paris, où Louis-Philippe lui fit un brillant accueil, se rendit ensuite en Angleterre, puis retourna en Egypte, où Méhémet-Ali, accablé par la vieillesse, le chargea de la direction des affaires. En 1848, il alla recevoir l'investiture à Constantinople; mais, peu après son retour, il mourut au Caire, emporté par la dyssenterie, précédant de quelques mois dans la tombe son père Méhémet-Ali. « Ibrahim-Pacha, dit M. Merruau, a déployé des qualités militaires remarquables : l'audace, la constance et la promptitude de décision. En outre, il a fait preuve, en maintes occasions, de beaucoup de bravoure personnelle. Il est regrettable d'avoir peu d'éloges à faire de son caractère privé. Mais il avait, comme on dit, les qualités de ses défauts. Dur pour les autres, il ne s'épargnait pas lui-même et ne reculait pas devant les privations ou les fatigues. Il ne recherchait pas le luxe, et ce qu'il extorquait aux paysans sur les terres profitait à l'agriculture, qu'il entendait parfaitement. Il avait l'esprit d'ordre et fit preuve, notamment en Syrie, de facultés administratives et d'un talent d'organisation rares surtout dans les pays orientaux.

IBRAÏLA ou **IBRAHILOV**, ville des Principautés-Unies. V. BRAÏLA.

IBROS-DEL-REY, ville d'Espagne, prov. et à 30 kilom. N.-E. de Jaen; 3,900 hab. Fabrication de savon et d'eau-de-vie. On y remarque un bel hôtel de ville.

IBSAMBOUL, hameau de la Nubie égyptienne. V. EBSAMBOUL.

IBTSAN, l'un des juges d'Israël. Tout ce que nous savons sur sa personne, c'est qu'il était de Bethléem, qu'il vint après Jephté, gouverna Israël pendant sept ans, et eut trente fils. V. JUGE.

IBYARA s. m. (i-bi-ia-ra). Erpét. Nom d'un reptile qu'on croit être une cécilie.

IBYCTER s. m. (i-bi-kter — du gr. *ibis*, ibis; *ikteros*, jaunisse). Ornith. Syn. de RACANCA.

IBYCUS, poëte lyrique grec, né à Rhegium, dans la Grande-Grèce. Il vivait vers le milieu du VIe siècle av. J.-C. Il eut une vie errante et passa un nombre indéterminé d'années auprès de Polycrate, tyran de Samos. Sa biographie est inconnue; il n'en reste qu'une tradition célèbre dont la réalité historique a été contestée et qui n'est, sans doute, qu'une de ces belles légendes morales familières aux Grecs. Ibycus, en voyageant, fut assailli, près de Corinthe, par une troupe de meurtriers, qui l'assassinèrent après l'avoir dépouillé. Au moment d'expirer, il prit à témoin une volée de grues qui traversaient le ciel, et les adjura de venger sa mort. Quelque temps après, les assassins se trouvant dans le théâtre de Corinthe, un d'entre eux s'écria ironiquement, en voyant planer des grues au-dessus des spectateurs : « Voilà les témoins et les vengeurs d'Ibycus. » Cette parole étrange fut entendue et excita les soupçons. Les meurtriers furent arrêtés, avouèrent leur crime et furent punis de mort. Il ne reste que des fragments de ce poëte, que les anciens comparaient à Stésichore et qui transporta dans l'ode les sujets de l'épopée, la guerre de Troie, l'expédition des Argonautes, thèmes inépuisables des chansons nationales de la Grèce, les jeux gymniques, les solennités, etc. Il se rendit surtout célèbre par ses poésies érotiques, qui étaient, au rapport de Cicéron et de quelques autres écrivains anciens, d'une révoltante impureté et le témoignage de la honteuse dépravation du temps. Les fragments d'Ibycus ont été réunis à Gœttingue en 1833.

Les grues d'Ibycus sont devenues proverbiales, pour caractériser les témoignages imprévus qui parfois viennent en aide à la justice.

« Ne craignez rien pour votre secret, si vous en avez, dit Vergniaud; ne craignez rien, mon cher Duchâtel, il sera en sûreté dans quelques heures. Je ne vois pas ici une seule bouche qui puisse oser le violer demain. Le plus communicatif de nous tous, Mainvielle lui-même, avec son abandonnement fougueux et irréfléchi, vous promet comme moi de devenir, sur ce qui vous concerne et sur une multitude d'autres choses, aussi taciturne que Valazé. Vous n'aurez pas même pour témoins les *grues du poëte Ibycus.* »

CHARLES NODIER.

« Le criminel n'est jamais sûr de l'impunité, et ne peut jouir en paix des fruits d'une mauvaise action : alors même qu'il arriverait à étouffer au fond de sa conscience le cri du remords, il lui resterait toujours la crainte des révélations imprévues et fortuites, les *grues d'Ibycus*. C'est ainsi que les anciens ont dit : « Les crimes secrets ont les dieux pour » témoins. »

(*Revue des Deux-Mondes.*)

IÇA ou **PUTUMAJO**, rivière de l'Amérique du Sud, dans la Bolivie. Elle prend sa source au Paramo de Guanacas, à l'E. du bourg de Santa-Ana, coule de l'E. à l'O., puis tourne au N.-O. et se jette dans le Guapore, après un cours de 1,000 kilom.

IÇA (SAN-GERONINO-DE-), ville du Pérou, à 250 kilom. S.-E. de Lima; 6,000 hab. Grande verrerie; commerce de vin et d'eau-de-vie. La province d'Iça, dans le département de Lima, a 20,000 hab.

ICACINE s. f. (i-ka-si-ne — dimin. d'*icaco*). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des olacinées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Sénégal.

IÇANA, rivière de l'Amérique du Sud, dans le Brésil, prov. de Alto-Amazonas. Elle prend sa source aux monts Tunuhy, coule au S.-E., reçoit le Goyary et se jette dans le Rio-Negro, près de Nossa-Senhora-da-Giua, après un cours de 450 kilom.

ICANAMI, nom du premier homme dans la mythologie japonaise. Il avait pour femme Içanagi, avec laquelle il habitait la province d'Icié.

ICAQUE s. f. (i-ka-ke — rad. *icaco*). Bot. Nom vulgaire de l'icaquier et de son fruit : *Le noyau de l'*ICAQUE *est sillonné dans sa longueur par trois cannelures.* (Dutour.) ‖ On l'appelle aussi PRUNE D'ICAQUE, PRUNE DES ANSES, PRUNE DE COTON, PRUNE DE COCO.

ICAQUIER s. m. (i-ka-kié — rad. *icaque*). Bot. Genre d'arbrisseaux, type de la famille des chrysobalanées : *Les diverses parties de l'*ICAQUIER *ont des propriétés médicinales.* (P. Duchartre.) *La racine de l'*ICAQUIER *est estimée astringente.* (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Le groupe des chrysobalanées est considéré par plusieurs botanistes comme une famille distincte, tandis que de Candolle en fait seulement la première tribu de la famille des rosacées. Le genre *icaquier*, qui lui sert de type, présente pour caractères : calice à tube campanulé, à limbe quinquéparti, presque régulier; cinq pétales onguiculés, alternes aux lobes du calice, insérés au haut du tube de ce dernier; étamines au nombre de quinze à trente, en une série, insérées également à l'extrémité du tube calicinal, distinctes, à filets subulés saillants. Ovaire sessile, hérissé, uniloculaire, renfermant deux ovules dressés, collatéraux; style filiforme, partant de la base de l'ovaire, terminé par un stigmate obtus. Le fruit est un drupe dont le noyau est à cinq angles, presque à cinq valves, monosperme par avortement. Ce genre se compose d'arbrisseaux ou d'arbres peu élevés qui croissent spontanément dans l'Amérique tropicale et dans les parties septentrionales de ce continent qui avoisinent le tropique. Leurs feuilles sont alternes, entières, sans stipules; leurs fleurs blanchâtres, en grappes ou en panicules. Une espèce de ce genre est intéressante à connaître, par le fruit comestible qu'elle produit : c'est le chrysobalane *icaquier* (*chrysobalanus icaco*), nommé vulgairement *icaque*, *prune icaque*, *prune d'Amérique*. Ce petit arbrisseau, haut de 2 à 3 mètres, croît naturellement en Amérique, particulièrement aux Antilles. Son fruit est jaune, blanc, rouge ou violet, selon la variété. Il mûrit aux mois de décembre et de janvier. Sa chair est un peu molle, blanche, d'une saveur douce et un peu astringente, mais agréable. L'amande de sa graine est, à cause de sa saveur, généralement préférée, même à la chair du péricarpe. L'écorce de cet *icaquier* renferme beaucoup d'acide gallique, et, partant, du tannin; elle est employée dans les dyssenteries. On retire de l'amande une huile qui sert à quelques usages pharmaceutiques. Aux Antilles, on confit au sucre les fruits de l'*icaquier*, et ces confitures sont avec l'Europe l'objet d'un commerce important.

ICARD (Charles), pasteur protestant français, né à Saint-Hippolyte (Languedoc) en 1636, mort en 1715. Ses études terminées à Nîmes et à Genève, Icard se fit consacrer au ministère évangélique et desservit l'Eglise de la Norville, avec un talent remarqué. En 1668, pendant un voyage en Languedoc, il prêcha à Nîmes avec tant de succès qu'une place de pasteur lui fut aussitôt offerte dans cette ville. Il accepta; mais on approchait du moment terrible où l'édit de Nantes fut révoqué. Icard s'enfuit à Genève et de là à Neuchâtel, où il se fixa définitivement avec sa famille; il mourut à Brême, où il avait été appelé en 1688. Icard a publié une nouvelle édition de l'*Institution chrétienne* de Calvin, et ensuite un *Avis salutaire aux Eglises réformées de France* (Amsterdam, 1685, in-12), écrit où il exhorte les Eglises à supporter jusqu'à la fin les persécutions auxquelles elles sont en butte. On lui doit encore : *Entretiens d'un père et de son fils sur le changement de religion.* L'écrit est de Josué de La Place; mais Icard en a rajeuni le style et l'a complétement retouché et modifié.

ICARE, fils de Dédale, avec lequel il fut enfermé par Minos dans le Labyrinthe de Crète. Dédale résolut de s'échapper de sa prison, avec son fils, au moyen d'ailes formées de plumes d'oiseaux et jointes avec de la cire. Icare, malgré les sages conseils de son père, ayant voulu s'élever trop haut, vit la cire de ses ailes fondue par la chaleur du soleil, et fut précipité du sein des airs dans la partie de la mer Egée qu'on nomma depuis *Icarienne*, pour éterniser son infortune et son orgueil. Son corps, jeté sur le rivage de Doliché, y fut inhumé par Hercule. Quelques interprètes des fictions antiques voient dans Icare un navigateur hardi, inventeur des voiles, et qui périt victime de sa témérité. D'autres, plus ingénieux encore dans leurs commentaires, n'hésitent pas à reconnaître dans la tentative du fils de Dédale la première idée de la navigation aérienne, hypothèse dont nous leur laissons la responsabilité.

L'aventure d'Icare a été peinte par Ovide, dans ses *Métamorphoses*, des plus brillantes couleurs de la poésie.

— Iconogr. Un peintre flamand, Pierre Thys le Vieux, a représenté *Icare se faisant attacher des ailes par son père Dédale;* ce tableau appartient au musée d'Anvers. Une composition analogue d'un peintre de l'école vénitienne se voit au musée de Dresde (n° 408). La *Chute d'Icare* a été représentée par un grand nombre d'artistes, notamment par L. Cambiaso, dans une fresque d'un palais de Gênes; par Blondel, dans la salle Ronde de la galerie d'Apollon au Louvre; par le Dominiquin, dans une fresque de la galerie Farnèse, à Rome; par Tommasso da San-Friano, dans un tableau du musée de Florence; par un artiste flamand du nom de Joui ou Gowi, au musée de Madrid (n° 1,390); par P. Breughel le Vieux, dans une curieuse estampe où le paysage, au-dessus duquel planent Dédale et son fils téméraire, est une vue des bords du Rhin. Citons encore : un *Icare*, gravé par C. Bloemaert, d'après Abraham Diepenbeek; une statue d'*Icare essayant ses ailes* (bronze, Salon de 1841), par M. Ph. Grass, et une *Chute d'Icare*, sculptée par M. Ferrat (Salon de 1849).

Les écrivains font surtout allusion à Icare, à ses ailes, à sa chute, pour caractériser ceux qui, dans un ordre d'idées quelconque, mais surtout dans l'ordre des idées morales, s'élèvent à une hauteur qu'ils ne peuvent pas soutenir, et ne retombent que plus lourdement dans le domaine de la réalité, où leur intelligence, leur activité, leur esprit est comme brisé par la chute :

« Gœthe, en écrivant *Faust*, a voulu concilier des incompatibilités. C'est à la fois un malheur et une faute. Le voyage de l'espace ne lui réussit pas mieux qu'à son devancier *Icare*. Une fois en l'air, la tête lui tourne. En allant trop haut, il perd de vue son point de départ et oublie sa direction; en voulant trop prouver, il se donne à lui-même un démenti. »

F. MALLEFILLE.

« Ce qui doit amnistier le poëte, mais condamner le chef d'école, c'est que Ronsard triomphe dans la moyenne région de la poésie amoureuse, de l'ode anacréontique, mais voit *fondre ses ailes d'Icare* dès qu'il veut prendre un essor plus hardi vers le soleil de l'épopée et du pindarisme : en fait de style soutenu, il s'élève de quelques degrés à peine au-dessus de la sphère de Marot. »

HENRI MARTIN.

« Retombé sur la terre, comme *Icare*, des hauteurs inaccessibles du ciel métaphysique, ébloui, découragé, vaincu, Pascal veut descendre plus bas encore : il cherche les abîmes ténébreux du mysticisme. »

LANFREY.

— V. DÉDALE.

Icare (LES AILES D'), roman de Charles de Bernard (1839). V. BERNARD.

ICARE, prince spartiate, père de Pénélope. Il obligea les prétendants à la main de sa fille de se la disputer dans des jeux qu'il fit célébrer. Ne pouvant se résigner à se séparer d'elle, après l'avoir accordée à Ulysse, il supplia les deux époux de demeurer à Sparte. Le roi d'Ithaque, en refusant, laissa le choix à Pénélope de rester auprès de son père ou de le suivre. La jeune princesse garda le silence, baissa les yeux et se couvrit le visage de son voile. Icare comprit l'éloquence muette de cette réponse; il n'insista plus, et fit élever en cet endroit même un autel à la Pudeur.

ICARIE, en latin *Icaria*, nom ancien d'une île de l'Archipel grec, au S.-O. de Samos; elle tenait son nom d'Icare. C'est aujourd'hui l'île de NIKARIA.

Icarie (VOYAGE EN), roman philosophique et social, par Etienne Cabet (1842). En 1834, l'auteur de cet ouvrage, alors rédacteur du journal le *Populaire*, ayant été condamné par le jury à une forte amende et à deux ans de prison, se réfugia en Angleterre, où il passa les cinq années nécessaires pour la prescription de sa peine. Ce fut là qu'il se livra à l'étude des théories socialistes anciennes et modernes, notamment de l'*Utopie* de Thomas Morus, et qu'il conçut le plan de son *Voyage en Icarie*, exposé de ses idées sur la rénovation sociale. Ce livre qui devint bientôt, en quelque sorte, l'Evangile d'une secte de communistes, Cabet le publia d'abord sous le pseudonyme de *Dufruit* et comme une simple traduction de l'ouvrage anglais d'un certain Francis Adams : *Voyages et aventures de lord William Carisdall en Icarie;* mais, résultat auquel il était loin de s'attendre, par une erreur assez piquante, il passe, auprès de certains biographes, pour le plagiaire maladroit de ce lord apocryphe.

L'Icarie est un pays imaginaire, une nation modèle. La propriété y est inconnue; tous les biens y sont en commun; chacun produit selon ses facultés et consomme selon ses besoins. Le nécessaire d'abord, l'utile ensuite, enfin l'agréable; tel est le principe qui sert de règle à la consommation. Quant à la production, elle est multipliée d'une manière prodigieuse par l'usage des machines et une organisation parfaite du travail. Toutes les professions, également utiles à la république, y sont également honorées. Nul n'a droit à une rémunération supérieure à ses besoins, quelle que soit sa capacité, et, s'il rend de grands services à l'Etat, il en trouve la récompense dans son propre cœur et dans l'estime de ses concitoyens. L'égalité se trouvant ainsi établie, plus de vol, plus de crimes, plus de guerres, et, conséquemment, plus de prisons, de police ni d'armée. En religion, le peuple d'Icarie professe le déisme; il regarde Jésus-Christ comme le premier apôtre de l'égalité et de la fraternité. Toutes les croyances jouissent, d'ailleurs, d'une tolérance absolue, et, pour que chacun ne puisse adopter la sienne qu'avec connaissance de cause, il est interdit d'entretenir les enfants de questions religieuses avant l'âge de raison. Les institutions de la famille et du mariage sont, d'ailleurs, maintenues intactes dans ce système. Le gouvernement y est démocratique et basé sur le suffrage universel. Il se compose d'une assemblée nationale qui fait les lois, et de ministres, avec un président du conseil, qui forment le pouvoir exécutif. La liberté de la presse n'existe pas : tous les écrits qui paraissent sont soumis à la censure. Le gouvernement et les communes ont seuls le droit de publier des journaux. Tous les détails de la vie politique et de la vie civile sont réglés par la législature, qui fixe